

B. GOORDEN PRESENTE

ESPAGNE FANTASTIQUE



Enrichie d'une couverture de
Francisco de Goya y Lucientes,
la présente anthologie,
comportant en outre
dix illustrations hors-textes,
sera tirée à un maximum de
500 exemplaires,
tous numérotés
de I à IIII

Exemplaire N° 1

Impression artisanale.

Achevé d'imprimer

à Bruxelles

le 2 février 1982

Etude anthologique
sur la littérature fantastique espagnole
(du 12^{ème} au 20^{ème} siècles)

révisée et compilée par B. [REDACTED]

et comprenant 21 textes de :

Don Juan Manuel, Garcil Rodríguez de Montalvo,
Lope de Vega, Francisco de Quevedo y Villegas,
Cristóbal Lozano, Luis Velez de Guevara, José
Cedaiso Vázquez, Agustín Pérez Zaragoza, Manuel
Fernández y González, Pedro Antonio de Alarcón,
Gustavo Adolfo Bécquer, Benito Pérez Galdós,
Ramón María del Valle-Inclán, Miguel de Unamuno,
José Martínez Ruiz "Azorín", Pío Baroja, Emilia
Pardo Bazán, Emilio Carrere, Ramón Gómez de la
Serna, José María Gironella et Alfonso Sastre,
ainsi qu'un texte d'auteur inconnu.

"... l'Espagne, n'a guère développé le fantastique"
(Jacques Finné, L'Italie fantastique, page 10)

Editions "RECTO-VERSO", sasl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles (Tél.: 512.83.00)
Couverture: Francisco de Goya y Lucientes ("Los chinchillas")

Traductions: B. GOORDEN

Copyright: B. GOORDEN & RECTO-VERSO, 1981

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite, sans autorisation de B. GOORDEN. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit -photocopie, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert 1er:

0/1982/3141/1

Imprimé en Belgique

L'on constatera que le fantastique est omniprésent dans la plupart des œuvres des grands écrivains classiques espagnols si l'on s'accorde sur le fait qu'il est, en Espagne, la moyenne proportionnelle, la résultante entre le merveilleux, l'horreur et l'insolite. Dès lors — et cela est valable tant pour le genre particulier qui nous intéresse que pour la littérature espagnole en général, il existe en Espagne une très longue tradition littéraire, plus ancienne qu'en France, avec une lignée d'auteurs « fantastiques » dès le huitième siècle... ! En effet, les contes merveilleux circulaient déjà dans le royaume visigoth du sixième siècle, les « Vandaloules », mais l'on ne peut vraiment commencer à parler de fantastique qu'avec l'influence, toujours dans le sud de l'Espagne, des Arabes et de leur littérature d'un style des Mille et Une Nuits d'abord — s'amalgamant avec l'âme fantastique espagnole lors de la « Reconquista » pour s'affiner et acquérir sa personnalité, qui ont fort marqué les chansons de geste locales, épopées populaires ou la « *mester de Juglaría* », avec le « Poema » ou « *Cantar del Mio Cid* - Chanson du Cid » (12^e s.) qui fait office de précurseur, nous trouvons ainsi des éléments fantastiques dans des légendes telles que El Poema de los Infantes de Lara, parmi d'autres... Le cadre des Pyrénées espagnoles engendre dès lors une série de légendes pénétrées de fantaisie populaire touchant aux grands personnages de l'histoire, dont Charlemagne est certes le plus célèbre. La « Chanson de Roland » en est issue.

La voie du fantastique étant déblayée et tracée par le merveilleux, les écrivains l'emprunteront, timides d'abord, plus hardis ensuite. Ainsi Don Juan Manuel, ^{neveu} d'Alphonse le Sage et jouant, dans l'Espagne du Moyen Âge, le rôle de Marie de France, écrit « *el brujo postergado* - *Le sorcier ajourné* », récit contenu dans le « *Libro del Patronio* » appelé « *El conde Lucanor* », que Jorge Luis Borges juge comme suit : « *Des récits de voyage dans le temps, « El Brujo postergado » est probablement celui dont l'invention et la disposition sont les plus élégantes* ». (4)

La littérature romanesque produit ^{la} première grande œuvre remarquable, « *Amadis de Gaula* » (1508) ^{de} Garcil Rodríguez de Montalvo (5) — par la plume ^{de} qui l'imagination populaire fut distillée et passa à la littérature —, qui engendre un grand cycle épique rappelant les ^{du} cycle breton et préfigurant l'« *heroic fantasy* ». A 90 %, il s'agit d'un roman ^{de} chevalerie, mais certains passages sont très évocateurs et d'une indubitable, limpide, veine fantastique.

Il convient, avant de poursuivre l'évocation littéraire proprement dite, de signaler qu'il existe un décalage, ne fût-ce que sémantique, entre les conceptions ^{des} française et espagnole ^{du} « fantastique ». Le ^{terme} « fantástico » recouvre ^{un} effet plutôt l'acception d'insolite et il faut aller jusqu'à la circonlocution ^{des} « *cuENTOS de miedo* » ou « *terror* » même, pour retrouver ^{ce} que nous entendons par fantastique. Une fois ce nouveau postulat posé ^{et} accepté, il est possible ^{de} se pencher plus objectivement sur le genre qui apparaît très florissant dans les domaines ^{du} théâtre et de ^{la} poésie principalement. Lorsque l'on évoque ^{le} théâtre espagnol, relief d'une âme profondément dramatique, l'on songe ^à la tragédie et notamment au fameux « *Don Juan* » de Molière qui trouve son origine dans une version espagnole. Ainsi un auteur aussi célèbre que Lope de Vega a truffé d'éléments fantastique sa pièce « *el rey Don Pedro en su patria* » (6) *Le pèlerin dans sa patrie* (1604) contient probablement la plus ancienne nouvelle fantastique espagnole, « *la posada embrujada* - *la maison hantée* » (8) Son cas n'est pas isolé puisque l'on retrouvera plus tard le même phénomène dans des scènes de « *el mágico prodigioso* - *Le magicien prodigieux* » (1635) et de « *el castillo de Lindabridis* - *Le château de Lindabridis* » (1640), de Calderón de la Barca, dans « *el diablo cojuelo* » (9) *Le diable boiteux* (1641), sous-titré en espagnol « *novelas de l'autre monde révélées à celui-ci* »... c'est-à-dire « *le diable boiteux* » — dont s'est inspiré Lesage : rendons à César ce qui lui appartient. L'idée première ^{est} cette mise en scène de l'étudiant qui, conduit par le diable, parcourt « *salta saltando* », les quartiers de Madrid

et de l'Espagne tout entière, pour nous ^{donner} une description satirique, remonte très vraisemblablement aux fameux procès de sorcellerie du licencié Torralva — que les diables emportèrent à toute vitesse en l'air, ^{sur} califourchon sur un balai —, dont il est parlé dans « *Don Quijote* » (II,41) — même Cervantès ^{et} cette œuvre si célèbre ne sont pas épargnés par ^{les} éléments fantastiques. Cette autre œuvre du Siècle d'Or espagnol devait engendrer toute une littérature diabolique surtout ^{en} France. Deux poètes romantiques espagnols, José de Espronceda avec « *el estudiante de Salamanca* - *L'étudiant de Salamanque* » (1841) et José Zorrilla avec « *Don Juan Tenorio* » (1844) poursuivent la lignée fantastique dans les vers...

Entre-temps, le Siècle d'Or nous vaut encore « *el sueño del juico final* - *Le rêve du jugement dernier* » de 1627 — rebaptisé ultérieurement « *El Sueño de las Calaveras* - *Le rêve des têtes de mort* » ^{de} à Francisco de Quevedo. Cette œuvre fut interdite par la censure parce que les éléments sacrés et profanes s'y mêlent étroitement ; par ailleurs, le fantastique s'y unit à la morale avec une intention nettement didactique, et ^{il} sera caractéristique en Espagne jusqu'à la fin du 19^e s. On se doit également de mentionner Cristobal Lozano (« *historia del hombre que se vendió al diablo* - *Histoire de l'homme qui se vendit au diable* » de 1667) pour son originale initiative de compilateur de toutes les vieilles traditions fabuleuses ^{de} Tolède.

Avec José de Cadahalso, Madrid et la Castille perdent le monopole de l'activité littéraire qu'ils centralisaient jusqu'alors. La « *tendance noire* » ^{du} fantastique espagnol — et cela peut paraître paradoxal... — s'illustre particulièrement dans ^{la} lutte contre la censure locale. Alors que ^{la} majorité ^{des} écrivains rejetaient tout ce qui était espagnol — avec les conséquences que ce pouvait avoir pour le fantastique local, dès lors privé des traditions, légendes populaires... — parce que la censure leur paraissait odieuse, parce qu'ils avaient l'impression d'être rejetés dans leur propre patrie — mais ^{en} faisant, ils perdaient l'unique occasion d'engendrer un art authentique —, quelques auteurs fantastiques entament courageusement la lutte contre la censure qu'ils tournent en utilisant intelligemment ^{la} ^{situation}. Ainsi José Cadahalso qui, dans ses « *Noches lúgubres* » (1790) — réécrites par Alfonso Sastre (1964) —, décrit des sacrilèges et des violations de sépulture, exprime sa haine de la société et de l'ordre établi, se récrée dans des passions morbides, fait l'apologie du suicide et insinue même des amours nécrophiles — notons, en passant, que la nécrophilie est un thème cher aux auteurs fantastiques espagnols de toutes les époques ! — parvient ^à publier sans problème

son œuvre en y apposant la postface suivante, avec une note idéologique : « L'auteur de ces dialogues les laissa inachevés — comme cela ressort du brouillon original — et sans leur apporter la dernière touche où, selon son intention, il se proposait de reconnaître et de maudire la passion furieuse et de servir d'exemple aux jeunes imprudents afin qu'ils se prémunissent et ne se laissent pas emporter par un amour insensé ». Ces brèves paroles suffisent pour que la lecture, déconcertée, reconnaisse la haute valeur morale de l'œuvre. Lorsque Augustin Pérez Zaragoza écrit sa « Galería lúnebre de espectros y sombras ensangrentadas » (1831, qui porte comme sous-titre « Œuvre nouvelle de prodiges, événements extraordinaires, apparitions nocturnes, rêves épouvantables, délits mystérieux, phénomènes terribles, crimes historiques et fabuleux, cadavres ambulants, têtes ensanglantées, vengeances atroces et surprises », il a le bon goût d'ajouter à la suite ces mots explicatifs destinés à la censure : « Collection curieuse et instructive de faits tragiques visant à provoquer les fortes émotions de terreur et à inspirer l'horreur du crime, ce qui est le frein puissant des passions ». Avec Luis Cantero (« la anunciación - L'annonciation » — 1975), le fantastique devient encore davantage un outil social.

À l'époque romantique, la littérature fantastique, qui éclot plus volontiers dans le roman, est en Espagne confrontée à d'ineptes décisions des autorités, comme le décret du 17 mai 1780 qui interdisait le roman. La littérature espagnole était jusqu'alors, d'une manière générale, assez élatique ; elle exhalait, en effet, encore une certaine exubérance, une certaine fraîcheur émotionnelles qui avaient disparu des littératures soumises à la dictature de la raison. L'influence prépondérante de la religion y avait rendu le fantastique un fantastique, mais empreint de magie, d'ésotérisme. L'Espagne apparaît comme un pays à réalisations tardives, mais on y trouve tout de même une longue tradition littéraire à thème surnaturel quoique à fin moralisatrice. Bref, alors que les légendes, mythes et terreurs populaires espagnols fournissaient des thèmes fantastiques au romantisme étranger (Radcliffe, Mahurin, Lewis, Irving, Mérimée, Gautier, Potocki...), les rares écrivains locaux versés dans le genre se contentaient, à quelques exceptions près, d'imiter. On s'esquisse une « tendance blanche » du fantastique espagnol avec « la mujer alta - La grande femme » de Pedro Antonio de Alarcón, et Ramón de Mesonero Romanos, un bon madrilène, nous dépeint sa chère ville dans « las escenas madrilenas - Les scènes madrilènes » (1832) des incursions dans le fantastique (« el domino - Le domino ») ; Manuel Fernández y González, l'écrivain le mieux payé de son époque et qui

mourut néanmoins dans la plus grande misère, suivit la mode avec « la novia del fantasma - La fiancée du fantôme », « la historia inverosímil - Une histoire invraisemblable » et « historia de los siete murciélagos - Histoire des sept chauves-souris », datant de la moitié du 19^e s. ; Antonio Ros de Olano engendra « el doctor Lañuela - Le docteur Lañuela », une des énigmes les plus séduisantes de la prose espagnole (1863). Arrivent alors les post-romantiques ou « romantiques tardifs » : Gaspar Núñez de Arce avec « cuENTOS de la otra vida - Contes de l'autre vie » et « cuENTOS fantásticos - Contes fantastiques » et surtout Gustavo Adolfo Bécquer, qui est probablement le plus connu des écrivains fantastiques espagnols. Ses légendes, de quatre types sont vraiment imprégnées de fantastique (11) :

- 1^{re}) légendes de tradition celtique ou germanique : « Los ojos verdes - Les yeux verts », « La corza blanca - La biche blanche », « El gnomo - Le gnome ».
- 2^{re}) légendes chrétiennes avec retour ou intervention des morts : « Maese Pérez, el organista - Maître Pérez, l'organiste », « La Cruz del diablo - La croix du Diable », « La promesa - La promesse », « El beso - Le baiser », « El monte de las Animas - Le mont des âmes », « La cueva de la mora - La caverne de la Mauresque », « El Miserere - Le misérère ».
- 3^{re}) légendes chrétiennes d'imagination fantastique ou pieuse : « La ajorca de oro - Le bracelet d'or », « El Cristo en la calavera - Le christ en la tête de mort », « La rosa de pasión - La rose de passion », « Creed en Dios - Croyez en Dieu ».
- 4^{re}) légendes fatalistes : « El rayo y la luna - Le rayon de lune », « Tres fechas - Trois dates ».

Certaines de ses neuf « Cartas desde mi celda - Lettres de ma cellule » (1884) sont de véritables légendes de sorcellerie. Dans la troisième lettre, la vue d'un humble cimetière le plonge dans des méditations d'outre-tombe. Emu en général par les vestiges de la vieille Espagne, il se lamente de l'indifférence officielle qui les laisse s'effacer sans gloire, et il propose d'en explorer les richesses avant qu'il ne soit trop tard. Il entreprend dès lors une série d'études locales pour son compte qui sont un exemple de ce qu'il faudrait faire dans ce sens. C'est ainsi qu'il nous narre dans sa dixième lettre une épouvantable histoire de sorciers, ou plus exactement le meurtre épouvantable d'une sorcière de Trasmuz commis par un village en délire. Récit d'une sauvagerie inouïe dont l'atmosphère locale explique le frénésie. La lettre suivante compose une véritable légende encore, qui aurait pu trouver place dans les narrations

qu'inférieur au reste de son œuvre, « el hotel del Cisne - L'hôtel du Cygne » (1940), qualifié de roman « inspiré par les songes de son auteur », continuera dans la voie ouverte par Azorín et constituera un apport irremplaçable, seulement comparable aux audacieuses mais limitées éfucubrations ■■ Ramón Gómez de la Serna et aux incursions très personnelles de Ramón Sender. Pío Baroja a également emprunté le chemin de l'utopie avec « la vida fantástica - La vie fantastique » (1901-1906), trilogie qui comprend « camino de perfección - Chemin de perfection » (1902), « Aventuras, inventos y mistificaciones de Silvestre Paradox - Aventures, inventions et mystifications de Silvestre Paradox » et « Paradox Rey - Paradox roi » (1906), où interviennent des éléments de fantastique pur. Sa nouvelle « la dama de Urtubi - La dame d'Urtubi » est particulièrement remarquable. Son fantastique se caractérise par ■■ liberté d'invention et une certaine monotonie crépusculaire, où réside une profonde immanence ■■ la mort, qui donnent à ces œuvres insolites une saveur irremplaçable. (14)

Viennent alors les réalistes proprement dits : José María de Pereda (« el buey suelto - Le bœuf délié ») ; Emilia de Quiroga, comtesse de Pardo Bazán, qui se penche sur le fantastique avec un ■■ d'entomologiste ■■ le confine à un rôle de curiosité, digne d'intérêt scientifique. Elle a abordé ce genre avec des nouvelles principalement (« el talismán - Le talisman » — 1909 ; « la resucitada - La ressuscitée » — 1912), ■■ on lui doit aussi un roman, « el saludo de las brujas - Le salut des sorcières » (1898) ; Rafael Sánchez Ferlosio, qui constitue une exception dans son courant, considère le fantastique comme un art précieux qui doit avoir une profonde saveur populaire, et dans « Industrias y endanzas de Alfanhuí - Adresses et tribulations de Alfanhuí » il transpose en onirisme magique le réalisme du roman picaresque, cette œuvre n'est ■■ outre pas sans rappeler « De kleine Johannes », de l'écrivain néerlandophone Frederik van Eeden.

Dans la première moitié du 20^e siècle se manifestent, chez Carmen ■■ Burgos (« Colombine ») et chez Emilio Carrere (« la calavera de Atahualpa - La tête de mort d'Atahualpa » ou « la torre de los siete jorobados - La tour des sept bossus » — 1924), certaines tendances ésotériques, empreintes d'un réalisme spiritiste. Carrere est qualifié d'écrivain « occulte » parce qu'il ne transcrit pas des légendes populaires mais les invente. Il a rêvé l'âme subconsciente de Madrid, par exemple, son lolklore souterrain et sous-développé, qui apparaissent étonnamment réels. Dans ses romans palpitent la lascivité et la plaisanterie, l'odeur de mort et de sang, la gazette et la chronique d'événements, le régime des castes

et la misère, les chairs féminines et les sociétés diaboliques, formant un tout chaotique et, ■■ la fois, étrangement cohérent.

Alfonso Sastre, un écrivain « inculte » déjà mentionné, opère dans ses « Roques lugubres - Nuits lugubres » une autre tentative d'approche intéressante de l'art populaire. Il essaye de déterminer le plafond de l'imagination dialectique ou le seuil de la fantaisie pure et vise ■■ définir le niveau de crédulité du lecteur espagnol auquel il s'adresse ; cette expérience est significative : le niveau du scepticisme espagnol actuel se situe ■■ ■■ même altitude que le scepticisme anglais à la fin du 18^e siècle. Son œuvre ■■, par conséquent, aussi dans une autre forme d'« incultisme » populaire : dans le scepticisme ■■ lecteur mal à l'aise qu'il faut rassurer.

Au 21^e siècle proprement dit, l'on peut parler pour l'Espagne d'une « écologie du fantastique » c'est-à-dire de nouvelles tendances propres à différentes écoles circonscrites à ■■ régions bien définies. Ce fantastique contemporain est caractérisé en général par un courant naturaliste qui redécouvre les traditions locales, les légendes et les terreurs surnaturelles qu'il désacralise, alors qu'il est paradoxalement dû à une christianisation superficielle et tardive. L'école galicienne, qui possède une tradition propre, a déjà été évoquée. L'école asturienne, plus insignifiante, a compté ■■ membres prestigieux comme Leopoldo Alas « Clarín » et tend à une plus modeste autonomie ; deux de ses écrivains actuels sont particulièrement remarquables : Juan-José Plans (« las lan-■■■ - Les sauterelles », « crónicas fantásticas - Chroniques fantastiques », « el cadáver - Le cadavre », « paraíso final - Paradis final » et « el gran ritual - Le grand rituel ») et Gonzalo Suárez (« Trece veces trece - 13 X 13 », « El roedor de Fortimbrás - Le rongeur de Fortimbres » et surtout « Rocabrung bate ■■ Dittirambo - Rocabrung bat Dittirambo »). On peut rappeler les jalons posés par Miguel de Unamuno et Pío Baroja pour une école du Pays Basque. Quant ■■ l'école castillane, qui continue la tradition qui a voulu, dès ■■ Renaissance, que Madrid fût le centre culturel de l'Espagne, elle est un ramassis d'individualités et de personnalités aux styles et aux idées très différents : Alonso Zamora Vicente (« Smith y Ramirez, S. ■■ - Smith ■■ Ramirez, S. A »), Antonio de Hoyos ■■ Vinent (« Los cascabeles de Madame Locura - Les martels en tête de Madame Folie »), José María Salaverría — une des silhouettes les plus typiques et les moins connues de la génération de '98, de surcroît... — (« El muñeco de trapo - Le pantin de chiffons » — 1928), Rosa Chacel (« En el piélagos - En haute mer » — 1952), Carlos Saiz Cidoncha (« ¿ Cuántos escalones quedan ? - Combien reste-t-il d'échelons ? »), Juan

Tebar (« la playa » la luz de la lune - La plage au clair de lune »), ... L'école catalane est sans doute la plus originale et la plus importante. On ne trouve pas chez ses auteurs de traits autochtones ; ils ont une mentalité plus sceptique et plus ouverte à tous les vents : ils apparaissent en général, fondamentalement humoristes. Certains poussent le retour à l'authenticité jusqu'à n'écrire qu'en langue catalane : c'est le cas de Juan Peruchó avec « les històries naturals - Les histoires naturelles » (1960) — qui développe un mythe de vampire —, « llibre de cavalleries - Livre de chevaliers », axé sur le thème des univers parallèles, et « Amb la tècnica de Lovecraft - Una nova lun sobre Kulak - Selon la technique de Lovecraft - Une nouvelle lune sur Kulak », et de Terenci Moix (« los vicios capitales - Les péchés capitaux »). Mentionnons parmi tant d'autres José Gironella (« los fantasmas en mi cerebro - L'assaut des ténèbres », « la muerte del mar - La mort de la mer »), Noel Clarasó (« ¡ Miedo ! - Peur »), Domingo Santos (« el cambio - La métamorphose »), Carlos Rojas (« El futuro ha comenzado - La futur a commencé »), Pedro Gimferrer (« En la cocina - Dans la cuisine », « Una representación furtiva - Une représentation furtive »), Pere Calders (« Tres reportajes especiales - Trois reportages spéciaux »), Manuel de Pedrolo (« Créditos humanos - Crédits humains »), Francisco Lezcano (« la botella sin genio - La lampe sans génie ») ...

Vu l'extension de l'influence des auteurs sud-américains, il fallait s'attendre à ce qu'elle s'exerce aussi sur des auteurs espagnols. Les uns ont été séduits par le continent sud-américain lui-même, les autres par la nouvelle voie tracée par ses auteurs : Ramón Gómez de Serna (« El incongruente - L'incongru » — 1922 ; « Caprichos - Caprices » — 1948), Max Aub (« La gran guerra - La grande guerre »), Eduardo Zamacois (« El otro - L'autre » — 1910), Segundo Serrano Poncela (« Seis relatos y uno más - Six nouvelles et une de plus » — 1954) ...

La littérature espagnole est, de caractère et de tradition, profondément réaliste. Mentionnons, en guise de conclusion, Rafael Llopis, compilateur de l'anthologie « Cuentos de terror - Nouvelles de terreur » (critique littéraire averti) (« historia natural de los cuentos de miedo - Histoire naturelle des contes qui font peur ») qui a avec raison que « l'Espagnol est sérieux, terriblement sérieux et terriblement pauvre. En outre, il y a trop de soleil. L'Espagnol est catholique. Et nous savons bien comment le catholicisme a déraciné les croyances païennes. L'Espagnol est réaliste. La mort est trop tragique. L'amour est sang. Jouer avec les morts est répugnant. La joie espagnole même a une saveur amère. Il faut penser à des choses plus importantes » ...

B. GOORDEN

NOTES.

- (1) Article également paru dans "SF, fantastique et ateliers créatifs" (cahier JEB, 37/78), pages 121 à 130, complété d'un "Tableau comparatif des écoles fantastiques", entre les pages 176 et 177. L'ouvrage, publié par le Ministère de la Culture française, Direction générale de la Jeunesse et des Loisirs, 78 galerie Ravenstein à 1050 Bruxelles, est disponible, gratuitement, sur simple demande. Mais on peut, bien sûr, également le consulter à la Bibliothèque Royale Albert Ier (4 boulevard de l'Empereur/Mont des Arts à 1000 Bruxelles), ainsi que la plupart des autres œuvres que nous citons ci-après (avec leur cote BR).
- (2) CARILLA (Emilio), "Los Arabes y la literatura fantástica en España", in "Estudios de literatura española"; Rosario (Argentine); 1958, pages 25 à 43.
- (3) DIAZ PLAZA (Guillermo), "Las descripciones en las leyendas cidianas", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome XXV, N° 1, janvier-mars 1933 (LV^e année), pages 5 à 22. Voir, en particulier: "Lo cotidiano y lo maravilloso". (Cote BR: R 1.307/35/1933)
- (4) Reprise dans "Historia universal de la infamia" de Jorge-Luis Borges et traduit en français par Roger Caillols et Laure Guille dans "Historia de la infamia", collection "10/18", N° 184-185, pages 117 à 121.
- (5) "El primer manuscrito del Amadis de Gaula"; Madrid; Imprenta de Silverio Aguilera Torre; 1957, 37 pages. (Cote BR: VI 65.037 A)
- (6) FLECHIAKOWSKA (Jean-Louis), "Les rôles de Satan dans les 'autos' de Lope de Vega", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome LXVI, N° 1-2, janvier-juin 1964 (LXXXVI^e année), pages 30 à 44. (BR: R 1.307/66/1964)
- (7) VOGLER (F. W.), "La première apparition en France du 'Peregrino' de Lope de Vega (1614)", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome LXVI, N° 1-2, janvier-juin 1964 (LXXXVI^e année), pages 73 à 83. (Id. (6))
- (8) TROTTER (G. D.), "Notas sobre un manuscrito de George Borrow", in "Revista de Literatura"; Madrid; tome XVI, N° 31-32, jul.-dic. 1959, pages 159-64. (R 17.284/15-16)
- (9) SCHILLER y SAN MARTIN (Adolfo), "Introducción a la reproducción de la edición príncipe de 'El diablo cojuelo'"; Vigo; Librería de Eugenio Kröpf; 1902, pages XI à XXXVIII. (Cote BR: III 13.594 A)

- (10) Édition originale en 6 volumes et 12 tomes, disponibles à la BR sous la cote: II 30.989 A. Pour ceux qu'habite l'instinct de possession, il existe une réédition de la première moitié de l'œuvre, sous le titre générique et pourvue d'un prologue de Luis Alberto de Cuenca: Madrid; Editora Nacional (Torregalindo, 10 à M-16); 1977, 533 pages, dans la collection "Biblioteca de visionarios, heterodoxos y marginados", N° 20.
- (11) La plupart de ces textes sont parus en langue française dans la traduction de Achille Fouquier sous le titre de "Légendes espagnoles"; Paris; Librairie Firmin Didot et Cie; 1885. (Cote BR: II 45.447 A) A noter: GALLAHER (Clark), "The predecessors of Bécquer in the fantastic tale", in "College Bulletin"; Southeastern Louisiana College; 1949, VI (2). SCHNEIDER (F.), "E. T. A. Hoffmann en España: apuntes bibliográficos e históricos", in "Estudios eruditos in memoriam de Adolfo Bonilla y San Martín (1875-1926)"; Madrid; 1927; I: I; pages 279 à 287.
- (12) CLAVERIA (Carlos), "Sobre la veta fantástica en la obra de Galdós", in "Atlante"; London; volume 1; part I: N° 2, avril 1953, pages 78 à 86; part II: N° 3, julio 1953, pages 136 à 143. (BR: R 17.582/1) CORREA (Gustavo), "El diabolismo en las novelas de Pérez Galdós", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome LXV, N° 3-4, juillet-décembre 1963 (LXXXV^e années), pages 284 à 296. (Cote BR: R 1.307/65/1963)
- (13) SEGURA DOVANSI (Enrique), "La flora y la fauna en la obra de Valle-Inclán", in "Revista de Literatura"; Madrid; tome XIV, N° 23-24, jul.-dic. 1957, pages 34 à 55. (Cote BR: R 17.284/11-12/1957)
- (14) Voyez "Poe's influence in Spain", dans ENGLEKIRK (John Eugene), "Edgar Allan Poe in Hispanic Literature"; New York; Russel & Russell; reprint 1972, pages 418 à 465. (+ bibliographie: pp. 478 à 504). Cette réédition de l'œuvre de 1934 est disponible à l'adresse suivante, moyennant la modique somme de 31 US dollars (frais d'envoi inclus): The Scribner Book Companies Inc.; 597 Fifth Avenue; New York City 10017 (U. S. A.). Avis aux amateurs!

Appendice. Premières apparitions de l'expression "cuento fantástico" appliquées à un texte espagnol.

Nos renseignements sont tirés de l'excellent:

BAQUERO DOYMEZ (Mariano), El Cuento español en el siglo XIX; Madrid; Revista de Filología Española; 1949, 8^o, 695 p. (cote BR: R 3.191 a / 50)

1852: "El Espejo de la verdad", titulado "Cuento fantástico"... de Vicente Barrantea. (p. 240, n. 18)

1856: "Las Aventuras de un muerto, cuento fantástico" de Gaspar Nájiz de Arce. (p. 247, n. 37)

1861: "El Cáscaro de nuez (Cuento fantástico marítimo)", de Baldomero Menéndez, sous le pseudonyme de El Capitán Bombarda. (p. 253, note 47)

1867: "Hilda, Cuento fantástico", de Eugenio de Ochoa. (page 239, note 13)

1872: "Sancho Gil (Cuento fantástico)", de Gaspar Nájiz de Arce. (cité à la page 248)

Bibliographie élémentaire.

Le fantastique espagnol

Essai

LLOPIS (Rafael). — "Historia natural de los cuentos de miedo", in collection "La vela latina", Madrid, Ediciones Júcar, 1974, 422 pages

Anthologie

GUARNER (José Luis). — "Antología de la literatura fantástica española", in collection "Libro amigo", N° 115, Barcelone, Editorial Bruguera, 1980, 782 pages.

(Notre propre sélection comprend une partie de cette très bonne — quoique parfois discutable — contribution. Nous en remercions l'auteur.)

ALARCON (Pedro Antonio de). — « *La comendadora y otros cuentos* », in serie « *Novelistas del XIX* », Madrid, Ediciones Cátedra, 1975, 286 pages.

AZORIN. — « *El caballero inactual* », in collection « *Austral* » N° 830, Madrid, Espasa-Calpe, 1948, 154 pages.

BECQUER (Gustavo Adolfo). — « *Obras completas* », Buenos Aires, Ediciones Anaconda, 1950, 336 pages.

GIRONELLA (José María). — « *Los fantasmas de mi cerebro* », in collection « *Libros Reno* » N° 309, Barcelona, Ediciones G. P., 1972, 316 pages.

GOMEZ DE LA SERNA (Ramón). — « *Caprichos* », in collection « *Austral* » N° 1321, Madrid, Espasa-Calpe, 1962, 230 pages.

« *Los muertos y las muertas* », in collection « *Austral* » N° 308, Madrid, Espasa-Calpe, 1961, 206 pages.

LOPE DE VEGA. — « *El peregrino en su patria* », in collection « *Clásicos* » N° 55, Madrid, Editorial Castalia, 1973, 50 pages.

MOIX (Terenci). — « *La torre de los vicios capitales* », in « *Biblioteca breve de bolsillo* » N° 107, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1972, 240 pages.

PARDO BAZAN (Emilia). — « *El saludo de las brujas* », in collection « *Austral* » N° 1368, Madrid, Espasa-Calpe, 1966, 214 pages.

PEREZ GALDOS (Benito). — « *La sombra* », in collection « *de bolsillo Básica 15* » N° 38-39, Madrid, Miguel Castellote Editor, 1972, 96 pages.

PLANS (Juan-José). — « *El cadáver* », in collection « *Básica 15* » N° 117-122, Madrid, Castellote Editor, 1973, 160 pages.

« *Crónicas fantásticas* », in collection « *Meister de fantasía* » N° 2, Madrid, Editorial Azur, 1968, 148 pages.

« *El grand ritual* », in collection « *Pico roto de narrativas* » N° 4, Madrid, CVS Ediciones, 1974, 202 pages.

« *Las langostas* », in collection « *El surco derecho* » N° 4, Madrid, Editorial Azur, 1967, 92 pages.

« *Paraiso final* », Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1975, 128 pages.

SANCHEZ FERLOSIO (Rafael). — « *Altanhuí* », in « *Biblioteca básica* » N° 73, Madrid, Salvat editores, 1970, 162 pages.

SASTRE (Alfonso). — « *Las noches lúgubres* », in « *Biblioteca Júcar* » N° 2, Madrid, Ediciones Júcar, 1973, 296 pages.

VALLE-INCLAN (Ramón del). — « *Flor de santidad* », in collection « *Austral* » N° 302, Madrid, Espasa-Calpe, 1942, 200 pages.

ZAMORA VICENTE (Alfonso). — « *Smith y Ramirez, S.A.* », in collection « *Prosistas españolas* », Valencia, Editorial Castalia, 1957, 152 pages.

Le texte suivant, anonyme, est un échantillon de la production épique (seconde moitié du 12^e-première moitié 13^e siècles) castillane. Il traduit les premiers symptômes d'un fantastique d'inspiration religieuse.

CHATIMENTS ET DOCUMENTS DU ROI DON SANCHE.

Le monastère de religieuses que l'on appelle Fontenblay appartient aux rois d'Angleterre, qui l'ont fondé. Une fort importante congrégation de sœurs noires de Saint-Benoît y vit. Il se fait que, parmi toutes les religieuses de ce monastère, il y en avait une qui était une femme de haut lignage, fort jeune et fort belle. Elle avait l'habitude, chaque fois qu'elle passait devant la statue de la Sainte Vierge, de s'agenouiller et de la saluer dans les termes de l'ange lors de l'annonciation: Ave Marie. Elle était par ailleurs très bonne chrétienne et faisait fierté de son ordre, de telle sorte que toutes ses sœurs lui en voulaient une grande reconnaissance. Mais le diable, prenant ombrage de cette situation, ourdit un complot: il dépêche en ces terres un jeune chevalier, bien fait de personne, habile dans le maniement des armes et de très noble lignage, pour mission de tomber amoureux de cette religieuse. Il se sentit tellement épris dès qu'il la vit que, cherchant un moyen de lui montrer ce que son cœur éprouvait pour elle, il se fit passer pour un de ses parents afin de lui parler. Les autres sœurs, voyant cela, veillèrent à ce qu'elles ne pensent pas à mal. Que dire de plus? Le diable, devant le tournure des événements, désireux de contrarier les desseins de Dieu, fit en sorte que le chevalier prit une place dans le cœur de la religieuse au point qu'elle consentit à quitter le monastère en sa compagnie et qu'ils échafaudèrent un plan: à la tombée de la nuit, le chevalier se rendrait auprès des murs du verger, proche du monastère, où elle le rejoindrait.

Tandis que les autres religieuses allaient aux vêpres, elle s'esquiva, s'employant à suivre les conseils du diable, et, à l'insu de ses compagnes, alla ouvrir une poterne afin de préparer sa fuite, tandis que toutes gagnaient le dortoir. Quand la malheureuse constata qu'elles dormaient et que l'heure du rendez-vous était venue, elle quitta les lieux en passant près du maître-autel. Elle fit une genuflexion et dit son "Ave Maria" comme de coutume.

En traversant le choeur pour gagner la poterne par laquelle elle devait sortir, elle passa devant le Crucifix de Notre Seigneur qui le surplombait. La statue de la Sainte Vierge, quand elle la vit s'en aller, se mit à pousser de hauts cris et lui demanda:

-Où vas-tu, femme infortunée? Tu nous abandonnes, mon fils et moi, pour nous préférer le diable et tu oublies le symbole de ta prière que tu m'adressais?

Les mots de la statue de la Sainte Vierge, le Crucifié sauta de sa croix à terre et se lança dans l'église à la poursuite de la religieuse. Il courait en mettant en évidence les clous qui maintenaient ses pieds et ses mains fixés sur la croix. Avant que la sœur pût gagner la poterne, le sein droit du Crucifié l'atteignit et lui asséna un grand coup sur le visage, de sorte que le clou s'enfonça complètement dans une joue pour ressortir par l'autre. La religieuse, blessée morte, à la suite de cette blessure infligée par le Crucifié, gisait jusqu'au lendemain matin sans revenir à elle. C'est de cette façon que fut châtiée la mauvaise action qu'elle voulait commettre et qu'elle ne commit pas. Le Crucifié, quant à lui, après avoir asséné ce coup, reprenait sa croix et reprit sa position antérieure, à un détail près: le bras droit resta figé dans l'attitude où il avait infligé la blessure -ce qui est toujours le cas aujourd'hui, pour témoigner de cet événement- tandis que le clou restait planté dans les mâchoires de la religieuse. Quand, les matines sonnant, les sœurs s'arrêtèrent longuement à hauteur du Crucifix, elles constatèrent la position du bras. Poursuivant leur cortège dans l'église tout en chantant, elles cherchaient qui avait pu causer ce miracle et trouvèrent, laissée pour morte sur le sol, leur compagne, les joues transpercées par le clou du Crucifix. Quand elles virent cela, la mère supérieure et les autres religieuses s'étonnèrent car elles la tenaient en grande estime; elles s'émerveillèrent en outre de trouver là le clou du Crucifix qu'elles connaissaient bien, ne sachant que penser. Comme le désarroi s'emparait d'elles, une voix se fit entendre: -Relevez votre compagne et retirez-lui ce clou, qui l'a châtiée parce qu'elle voulait causer du chagrin à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge, sa mère!

Les religieuses la relevèrent et retirèrent le clou qui était planté dans ses mâchoires. Aussitôt la pauvre péche-

ressa reprit connaissance, se mit à verser de grosses larmes et, se repentant amèrement de ses fautes, elle leur raconte ce qui s'était passé et pourquoi Dieu l'avait châtiée. Quand elle eut terminé, elles l'accompagnèrent toutes jusqu'à l'autel, en récitant le Miserere mei Deus et en implorant le pardon de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge, sa mère. A partir de ce jour, elle redevint irréprochable et fort sainte, accomplissant jusqu'à sa mort le service de Dieu dans le monastère.

Que dire de plus? Le chevalier, qui devait l'amener au monastère, avait été le lieu du rendez-vous, à l'heure convenue, équipé d'un cheval et accompagné de quatre de ses parents, armés jusqu'aux dents, escortant un palefroi sellé, qui était destiné à la religieuse. Et ils attendirent toute la nuit qu'elle sorte, ce qu'elle ne put faire - comme vous le savez déjà - puisque Dieu l'en empêche. Au lever du soleil, le chevalier, voyant qu'on allait les repérer, résolut de tourner bride. Il s'en alla, le cœur gros et pensant qu'elle s'était moquée de lui.

Tout comme le diable avait œuvré pour que le chevalier et la religieuse s'éprennent l'un de l'autre, Notre Seigneur Jésus-Christ - dont les desseins sont diamétralement opposés - dénoua toute la trame tissée par le diable: la religieuse effaça le chevalier de son cœur à la suite du châtiement et le dernier l'avait effacée du sien, croyant qu'elle avait voulu le tourner en dérision. En outre, lorsque la nouvelle de ce miracle se répandit, le chevalier en fut également informé et, ne voulant plus le croire, il se rendit au monastère pour le voir de ses propres yeux. Quand il fut confronté à la vérité, il manifesta à Dieu un grand repentir et, implorant le pardon pour tous les péchés qu'il avait commis, il résolut de prendre l'habit et de se mettre au service de Dieu jusqu'à la fin de ses jours.

D'après Borges, Don Juan Manuel (1282-1348) a, dans le récit suivant "exemplo", été le précurseur d'un des thèmes les plus en vogue de nos jours: "Des récits de voyage dans le temps, "El brujo postergado" - en fait inclus dans le 11^e exemple du "Libro de Patronio", plus connu sous le titre de "El conde Lucanor" (rédigé entre 1328 et 1332) - est probablement celui dont l'invention et la disposition sont les plus élégantes".

Don Illán, le magicien de Tolède.

Il y avait à Saint-Jacques-de-Compostelle un doyen, qui brûlait d'être initié aux secrets de la nécromancie. Il apprit que don Illán, de Tolède, possédait cette science occulte mieux que quiconque et il résolut de lui rendre visite.

Le jour même de son arrivée à Tolède, il alla frapper à la porte de don Illán et le trouva en train de lire une pièce très retirée. Le magicien lui réserva un accueil et le convia à partager son repas, avant d'aborder le motif de sa visite. Il le fit en outre loger très convenablement et déclara se réjouir fortement de sa venue. Lorsque le repas fut achevé, le doyen fit part de la raison de sa visite et le pria instamment de lui enseigner cette science occulte.

Don Illán lui dit qu'il devinait en lui un doyen du chapitre de Saint-Jacques-de-Compostelle, personnage déjà éminent et qui pouvait accéder aux plus hautes charges, et il craignait d'être ultérieurement oublié.

Le doyen lui promit monts et merveilles et l'assura de sa reconnaissance éternelle, d'être toujours à sa disposition, pourvu qu'il lui rendit ce service: l'initier.

L'accord conclu, don Illán expliqua que l'initiation aux sciences occultes pouvait être pratiquée qu'en un lieu solitaire et, le prenant par la main, il conduisit le doyen dans une pièce contiguë, où un grand anneau de fer était scellé dans le sol. Auparavant il avait ordonné à une servante d'apprêter des perdrix pour le dîner, mais de ne pas les faire rôtir avant d'en avoir reçu l'ordre de sa bouche. En tirant sur l'anneau, ils soulevèrent une dalle qui masquait un escalier de pierre d'un très beau travail; ils descendirent de si nombreux degrés que le doyen avait l'impression que le Tage coulait au-

AUTRES ANTHOLOGIES DE CONTES FANTASTIQUES PUBLIÉES PAR NOUS:

-Amérique latine fantastique; 148 pages; 11 textes.

-Pérou fantastique; 100 pages; 7 textes (dont la suite de La Métamorphose de Franz Kafka).



leurs têtes. Au pied de l'escalier, il y avait une cellule et, plus loin, une bibliothèque. Ils étaient train d'en passer ouvrages en revue, quand deux hommes se présentèrent, porteurs d'une lettre pour le doyen; elle émanait de son oncle, l'évêque, qui était gravement malade; s'il voulait encore le voir vivant, il devait rendre sans retard le cheval.

Ces nouvelles contrarièrent fortement le doyen: d'une part, en raison la maladie son oncle et, surtout, parce qu'il ne pouvait se résoudre à interrompre son initiation. Il choisit d'adresser mot l'évêque, en priant le maribond de l'excuser.

Trois jours plus tard, d'autres messagers se présentèrent avec de nouvelles lettres destinées au doyen: ils portaient le deuil et on l'avisoit que l'évêque était décédé, qu'on procédait à l'élection son successeur et que, Dieu aidant, les suffrages se porteraient sur lui. On ajoutait encore qu'il ne devait revenir hâte il valait mieux qu'il fût élu pendant son absence.

Dix jours plus tard, deux écuyers richement vêtus vinrent saluer le doyen et, après s'être jetés à ses pieds et lui avoir baisé les mains, ils lui apprirent qu'il avait été élu évêque. Témoin de ces événements, don Illán félicita chaleureusement le nouveau prélat et lui déclara remercier le Seigneur que ses bonnes nouvelles lui parvinssent en sa absence. Il lui demanda ensuite la place doyen, laissée vacante, pour un de ses fils. L'évêque lui fit savoir qu'il avait réservé la place de doyen pour son propre frère mais qu'il était bien décidé le récompenser et qu'ils allaient partir ensemble pour Saint-Jacques-de-Compostelle. Accompagnés du fils don Illán, ils se rendirent Saint-Jacques où on les accueillit avec tous les honneurs.

Au bout de six mois, l'évêque reçut émissaires du Pape, qui lui offrait l'archevêché de Tolosa et lui laissait le soin de désigner son successeur. Lorsque don Illán eut vent de cela, il rappela sa promesse au prélat et demanda cette charge pour son fils. L'archevêque lui fit savoir qu'il avait réservé la place d'évêque pour son oncle paternel mais qu'il était bien décidé à le récompenser et qu'ils allaient partir ensemble pour Tolosa. Don Illán dut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Ils se rendirent à Tolosa, où les accueillit avec tous les honneurs et force messes.

Au bout deux ans, l'archevêque reçut émissaires Pape, qui lui offrait le chapeau rouge cardinal et lui laissait le soin de désigner son successeur. Lorsque don Illán eut vent de cela, il rappela sa promesse au prélat et demanda cette charge pour son fils. Le cardinal lui fit savoir qu'il avait réservé la place d'archevêque pour son oncle maternel mais qu'il était bien décidé à le récompenser et qu'ils allaient partir ensemble pour Rome. Don Illán dut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Ils se rendirent Rome, où les accueillit avec les honneurs et force messes et processions.

Au bout de quatre ans, le Pape mourut et le cardinal fut élu à sa place par tous ses pairs. Lorsque don Illán eut vent de cela, il baïsa les pieds Sa Sainteté, lui rappela sa promesse et demanda la charge de cardinal pour son fils. Le Pape le menaça de la prison, en lui disant qu'il savait bien lui que don Illán n'était qu'un magicien et qu'il avait enseigné à Tolosa les sciences occultes. Le malheureux don Illán annonça qu'il allait regagner l'Espagne et il implora Pape un peu nourriture pour durées son voyage. Ce dernier n'accéda pas à sa demande. Don Illán déclara alors d'une voix qui tremblait

-Eh bien, il me restera à manger les perdrix, que j'ai fait apprêter pour ce soir.

Le servante fit son apparition et don Illán lui donna l'ordre de les faire rôtir.

Ces mots, le Pape se retrouve dans la cellule souterraine, en tant que simple doyen de Saint-Jacques-de-Compostelle et tellement honteux de son ingratitude qu'il n'osait pas chercher des excuses. Don Illán déclara que cette épreuve était suffisamment édifiante, lui refusa sa part de perdrix et l'accompagna jusqu'à la porte de rue, où il lui souhaita un bon voyage et prit congé de lui avec courtoisie extrême.

Prochain volume dans notre série "FANTASTIQUE" (N° 36-37):

"LE DIABLE EN BELGIQUE", recueil Roberto J. PAYRO,
des légendes belges dans la littérature argentine!

serait à partir d'une version portugaise, datant sans doute de la fin du XIV^e siècle, que Garci Rodriguez de Montalvo a écrit la version espagnole originale de "Amadis de Gaule" et ceci entre 1492 et 1504. La première édition connue est celle de Saragosse en 1508, dont le récit est divisé en quatre livres. Ce fragment révèle la curieuse contradiction qui caractérise la littérature fantastique espagnole: il contient une série de scènes à caractère magique mais elles sont décrites d'une façon réaliste, non sans une inspiration particulièrement suggestive.

AMADIS DE GAULE.

A cette époque, Amadis, ses frères et leur cousin, Agrajes, se trouvaient dans le royaume de Sobradise, chez la nouvelle reine, Briolanie. Elle les recevait avec tous les honneurs et tous ses sujets étaient à leur service. Amadis, qui pensait souvent à sa dame, Oriane, et à sa très grande beauté, avait le cœur rongé d'inquiétude et ses angoisses l'amenaient à verser tant de larmes et tant pendant son sommeil que lors de ses veilles, que tous les avaient remarquées, bien qu'il cherchât à les dissimuler. Mais comme personne n'en connaissait la cause, chacun les interprétait d'une manière. En effet, Amadis gardait d'autant plus jalousement son secret -en ses veilles- qu'il recelait tant de vertus- que sa peine était profonde. Mais comme il ne pouvait plus souffrir ainsi, il demanda à la très belle reine la permission de la quitter, lui et ses compagnons, et il prit la route pour rejoindre le roi Lisuart, non sans causer une grande douleur et une immense angoisse chez celle qui l'aimait plus que tout au monde.

Or voici qu'après plusieurs jours de chevauchée, le destin prit un malin plaisir à croiser sa route et plus tard qu'il n'aurait cru malgré ses vœux. Comme ils arrivaient à hauteur d'un ermitage et qu'ils s'apprêtaient à entrer pour y faire leurs dévotions, ils aperçurent une très belle dame, accompagnée de deux servantes et de quatre écuyers qui la protégeaient. Quand ils arrivèrent près de l'inconnue, qui était sortie de l'ermitage et les attendait sur le chemin, elle les interrogea au sujet de leur destination. Amadis lui répondit:

-Noble dame, nous nous rendons à la cour du roi Lisuart et, s'il vous plaît d'y aller, nous vous accompagnerons,

-Je vous suis très reconnaissante, répondit-elle, mais ce n'est pas mon lieu de destination. Comme je vous avais vus, armés tels des chevaliers en quête d'aventures, je m'étais dit l'un d'entre vous aurait aimé aller sur l'île Ferme, pour contempler les prodiges et merveilles qu'elle renferme. Je suis la fille du gouverneur actuel de cette île et je vais l'y rejoindre.

-Sainte Vierge, s'exclama Amadis, j'ai beaucoup entendu parler des merveilles de cette île et je serais heureux de les voir; jamais une telle occasion ne s'est présentée à moi!

-Seigneur, ne regrettez que cet instant soit fait attendre, déclara la dame, car nombreux furent ceux qui caressèrent ce désir et qui, l'ayant vu exécuté, repartirent de l'île, le cœur bien moins gai.

-C'est en effet ce que j'ai entendu dire, confirme Amadis; mais est-ce que le fait de nous y rendre nous écarterait beaucoup de notre route?

-Cela vous retarderait deux jours, dit la gentille dame.

-L'île Ferme se trouve de ce côté-ci la grande mer, renchérit Amadis, et c'est là que se dresse l'arc enchanté des amours loyales, que ne peut franchir aucun homme ni aucune femme qui aurait trahi son premier amour.

-Il s'agit effectivement d'une multiples merveilles de cette île, confirma la dame.

Agrajes dit alors à ses compagnons:

-Je ne passe pas ce que vous comptez faire, mais moi je désire accompagner cette dame et contempler toutes les merveilles de cette île.

Le roi lui signala alors:

-Si votre loyauté d'abord vous permet de franchir l'arc enchanté, vous verrez les très belles statues d'Apollidon et de Grimanèse, ainsi que votre nom gravé sur la dalle à côté de deux autres noms seulement, bien que cet enchantement se soit produit il y a déjà cent ans.

-Que Dieu vous entende, répliqua Agrajes, car je veux tenter d'être le troisième dont le nom figurera sur cette dalle.

Amadis, qui n'attendait que la fin de cette aventure pour assouvir son cœur, dit à ses frères:

-Nous ne sommes pas amoureux mais il serait bon que nous attendions notre cousin, qui a le cœur noble et aimant.

-Dieu veut qu'il en soit ainsi, répondirent-ils.

Accompagnant alors la dame, ils prirent tous quatre la direction de l'île Ferme. Don Florestan demanda à Amadis: -Seigneur, que savez-vous de cette île car, bien que j'aie sillonné de nombreux pays, je n'ai jusqu'à présent rien entendu dire de son sujet?

Amadis lui répondit:

-Arban, roi de Norgeles, jeune chevalier qui m'estime et qui a déjà vécu de nombreuses aventures, m'a raconté qu'il avait passé quatre jours sur cette île et qu'il avait pu contempler les prodiges et les merveilles qu'elle renferme mais qu'il n'avait pu en vaincre aucun et qu'il s'en était retourné plein de honte. Mais cette dame, qui habite l'île et qui serait la fille du gouverneur, pourra vous informer à ce sujet.

Don Florestan s'adressa à la dame:

-Gente dame, puisque la longueur du voyage nous le permet, je vous prie, par la foi que vous devez à Dieu, de me dire tout ce que vous savez de cette île.

-Je le ferai de bon cœur et comme je l'ai appris de ceux qui ont gardé le souvenir de ses origines. Un roi de Grèce avait épousé une sœur de l'empereur de Constantinople et en avait eu deux fils, très beaux, l'aîné surtout qu'il avait appelé Apollidon et qu'aucun de ses contemporains ne surpassait en vigueur physique ni en noblesse de cœur. Ce dernier s'adonna aux diverses sciences, avec ce génie subtil qui va rarement de pair avec la valeur guerrière, et il y acquit un tel savoir que son esprit brillait parmi tous ceux de son temps, telle la clarté de la lune au sein des étoiles. Il excellait particulièrement en matière de nécromancie, magie grâce à laquelle, dit-on, les choses impossibles deviennent possibles. Le roi, son père, qui était très riche, tout en ayant une maigre expérience de la vie, et qui sentait la mort approcher, ordonna que son royaume revint à Apollidon, qui était l'aîné, et il légua à son autre fils tous ses trésors et ses livres, nombreux et de grande valeur. Mais celui-ci, mécontent de son sort, se plaignait à son père et versait d'amères larmes car il s'estimait presque déshérité. Le père, angoissé, se tortait les mains d'impuissance. Mais le noble Apollidon, dont le cœur était aussi apte aux grandes décisions qu'à des actes de vertu et qui voyait le chagrin de son père et le peu d'avoir de son frère, résolut, pour apaiser les esprits du roi, de céder le royaume à son frère et de

se contenter des trésors et des livres. Ce geste fut une grande consolation pour le roi, son père, qui le bénit avec des larmes de reconnaissance. Apollidon prit alors les trésors et les livres, choisit de preux chevaliers, fit appareiller des navires qu'il chargea de vivres et d'armement et il prit la mer, se fiant au seul destin. Ce dernier, voyant comment Apollidon s'en remettait à lui, voulut récompenser la grande obéissance dont il avait si grandement et si noblement fait preuve envers son père, et il fit souffler un vent si favorable que la flotte toucha sans encombre les rivages de l'empire romain, où Apollidon fut très bien reçu par l'empereur de l'époque, un certain Sioudan. Il séjourna là-bas quelques temps. Les faits d'armes, qu'il avait accomplis sur d'autres terres, qui faisaient qu'on le tenait en grande estime et qu'on exaltait son courage, ainsi que les présents qu'il offrit, firent naître un amour débordant chez une sœur de l'empereur, Grimonèse, dont la beauté était, alors, réputée entre les femmes et dans le monde entier. Apollidon répondit par un amour aussi grand et, comme ils n'oseraient pas pouvoir s'aimer à leur guise en ces lieux, Grimonèse convint avec son ami de s'enfuir du palais de l'empereur, son frère. Elle s'embarqua alors sur le navire qui, après une longue navigation, atteignit l'île Ferme, sur laquelle régnait un horrible géant. Apollidon, qui ne savait pas quelles étaient ses terres, fit dresser une tente et une riche estrade, pour permettre à la dame de se remettre de ses fatigues de la traversée. Mais, peu après, ils furent surpris par l'horrible géant et l'on raconte sur l'île comment, selon les usages locaux, Apollidon l'affronta pour défendre sa dame et compagne. Son courage et sa valeur insignes eurent raison du géant qui fut abandonné, mort, sur les lieux du combat. Apollidon devint, dès lors, seigneur de l'île et il trouva refuge dans sa grande forteresse, où il n'eut plus rien à craindre, ni de l'empereur de Rome, qu'il avait gravement offensé en enlevant Grimonèse, ni de nul autre. Contrairement au géant, que tous haïssaient pour sa méchanceté et sa cruauté, tous aimèrent Apollidon après l'avoir connu. Lorsqu'Apollidon eut conquis l'île Ferme, dans les circonstances qui viennent de vous être décrites, il y resta avec son amie Grimonèse pendant seize ans et ils y connurent tant de bonheur que leurs âmes en furent comblées.

Ils furent pleinement satisfaits les mortels désirs qu'ils avaient conçus l'un pour l'autre. C'est à cette époque qu'Apollidon fit construire avec ses grandes richesses et son savoir remarquable de somptueux édifices qu'aucun empereur ou roi n'aurait jamais terminés, aussi importante qu'eût été sa fortune.

Cela coïncida avec la mort de l'empereur de Grèce, qui ne laissait pas d'héritiers. Apollidon fut appelé à lui succéder à l'unanimité des Grecs, qui connaissaient son vertus et qui savaient que, par sa mère, il était du même sang et de la même lignée que les empereurs. Aussi lui envoyèrent-ils des messagers, jusqu'à l'île où il se trouvait, pour lui faire savoir qu'ils le voulaient pour empereur. Bien qu'il pût obtenir sur son île tout ce qui eût manqué à sa félicité et qu'il eût que les hautes charges honorifiques comportent plus de travaux et de fatigues que de délices et de satisfactions et que l'on y goûte souvent le breuvage de la déception, Apollidon, se voyant offrir un si vaste empire, préféra suivre ses inclinations de mortel, qui font que l'ambition ne connaît pas de limites, et, en consultation avec son amie, il décida de quitter ses lieux pour se rendre dans l'empire qu'on lui offrait. Mais cette île, qui appartenait à son ami, le meilleur chevalier de son temps, et à elle-même, dont la beauté était louée parmi toutes les contemporaines, et qui lui tenait fort à cœur, Grimanèse demanda à Apollidon de la transformer par son savoir, afin que, dans l'avenir, ses lieux, où ils avaient connu une plus parfaite perfection que l'amour ait jamais atteinte, ne fussent gouvernés que par ceux qui les égaleraient en vaillance guerrière, en fidélité amoureuse et en insigne beauté. Apollidon lui dit:

Ma dame, puisque tel est votre plaisir, je ferai de sorte que seule ceux qui présenteront les qualités que vous avez énumérées puissent devenir seigneur de cette île.

Il fit alors ériger un arc à l'entrée d'un jardin qui contenait des arbres de toutes espèces et dans lequel on trouvait quatre pièces luxueuses d'une étrange configuration. Le jardin était protégé de telle sorte qu'on ne pouvait y pénétrer qu'en franchissant l'arc. A son sommet, il disposa une statue en cuivre, représentant un homme qui portait une trompe à sa bouche et qui faisait mine

d'en vouloir jouer; dans ces des pièces du petit palais, il plaça deux autres statues, qui le représentaient lui et son amie, et dont tant le visage que le corps étaient d'une perfection telle qu'elles semblaient vivantes. Il mit une dalle très claire de jaspe entre les deux statues, fit dresser dans un champ, qui se trouvait à une distance d'un demi-trait d'arbalète, une colonne de fer haute de cinq coudes, et dit:

Aucun homme ni aucune femme, qui aurait trahi son premier amour, ne pourra entrer ici par la statue, que tu vois au sommet de l'arc, ferait retentir la trompe d'un son si épouvantable et ferait jaillir des fumées et des flammes telles que les intrus s'effondreraient et seraient rejetés de cet endroit comme s'ils étaient morts. Par contre, si des chevaliers, gentes dames ou demoiselles, dignes par leur fidélité de mon amour, bien une telle aventure, venaient à ce lieu, ils y entreraient sans encombre et la statue jouerait une musique si douce que ce serait un délice pour ceux qui l'entendraient. Ceux-là verront nos statues ainsi que leurs noms gravés dans le jaspe, sans savoir qui les y a inscrits.

Apollidon prit alors Grimanèse par la main et le fit passer sous l'arc. L'homme de cuivre fit entendre un son très doux, puis Apollidon montra à Grimanèse leurs statues et leurs noms gravés dans le jaspe. Quand ils furent ressortis, Grimanèse voulut éprouver l'enchantement et elle fit entrer quelques-unes de ses duègnes et de ses servantes, mais la statue fit entendre un son si épouvantable et projeta des fumées et des flammes telles que les femmes tombèrent évanouies et furent repoussées au-delà de l'arc, et il en fut de même pour les chevaliers. Grimanèse se moquait d'eux avec grand plaisir et remerciait Apollidon, son bien-aimé, de tout ce qu'il avait pour satisfaire ses désirs. Elle lui demanda alors: -Mon seigneur, qu'advient-il de cette chambre où nous avons connu tant de plaisir et de délices? -Allons là-bas et vous verrez ce que je veux y faire, répondit-il.

Ils se rendirent dans la chambre; Apollidon fit apporter deux colonnes, l'une en pierre et l'autre en cuivre, et il fit placer la colonne de pierre à cinq pas de la porte de la chambre et la colonne de cuivre à cinq pas de celle de pierre. Il dit à son amie:

chez maintenant que jamais aucun homme ni aucune femme ne pénétrera dans cette chambre à moins que ce soit un chevalier dont la vaillance guerrière surpassera la mienne ou une dame dont la beauté surpassera la vôtre. Mais si de telles personnes venaient ici, elles entreraient encombre.

Et il fit graver sur la colonne de cuivre l'inscription suivante: "Seuls les chevaliers d'une vaillance à toute épreuve iront au-delà de cette colonne et, chacun selon ses mérites, pourra aller plus ou moins loin". Il fit graver sur la colonne en pierre une autre inscription qui disait: "Seul le chevalier dont la vaillance surpassera celle d'Apollidon ira au-delà de cette colonne". Et, au-dessus de la porte de la chambre, il fit encore graver: "Celui dont la bravoure surpassera la mienne entrera dans la chambre luxueuse et deviendra le seigneur de cette île. De même, seules les dames et les demoiselles dont la beauté surpassera la vôtre entreranno dans cette chambre." Et, notant sa contribution son savoir, il fit un tel enchantement que nul ne pouvait s'approcher de la chambre plus d'une douze pas et qu'on ne pouvait y pénétrer qu'après avoir dépassé les deux colonnes dont on vous a parlé. Il ordonna alors de nommer un gouverneur, pour diriger cette île et y percevoir les rentes qu'elle produirait, afin de les remettre au chevalier qui entrerait dans la chambre et deviendrait ainsi seigneur de l'île. Il demanda d'expulser sans considération ceux qui n'auraient pu franchir l'arc des amours loyales et de servir dignement ceux qui l'auraient franchi; de garder les armes de ceux qui réussissaient l'épreuve mais ne pouvaient aller au-delà de la colonne de cuivre; de garder seulement l'épée de ceux qui auraient été jusqu'à cette colonne; de garder seulement le bouclier de ceux qui auraient atteint la colonne de pierre et de garder les éperons de ceux qui n'auraient pas été jusqu'à là. Quant aux dames et aux demoiselles, il demanda qu'on leur rien leur prendre mais d'inscrire leur nom sur la porte du palais, en spécifiant jusqu'où elles étaient allées. Il conclut: "Quand cette île aura un nouveau seigneur, l'enchantement disparaîtra pour les chevaliers, qui pourront alors aller librement au-delà des colonnes et pénétrer dans la chambre. Mais il n'en sera de même pour les dames que lorsque arrivera celle qui, par sa grande beauté, sera digne de triompher de toutes épreuves et qu'elle sera restée seule compe-

gnie du chevalier et maître de l'île dans la chambre luxueuse.

Leur volonté étant ainsi faite, Apollidon et Grimanèse quittèrent l'île ferme, leurs navires mirent le cap sur la Grèce, où ils eurent des enfants qui, après leur mort, leur succédèrent à la tête de l'empire."

Amadis et ses compagnons étaient non seulement émerveillés d'entendre des choses si étranges mais ils brûlaient du désir d'être mis à l'épreuve, étant de ceux dont le cœur valeureux n'est satisfait que lorsqu'ils essaient de réussir, en faisant fi du danger, là où les autres ont échoué. Entretemps, ils avaient tellement chevauché qu'au coucher du soleil ils pénétraient dans une vallée et y découvraient, sur un pré, des tentes entre lesquelles des gens vaquaient à leurs occupations. Ils remarquèrent un homme richement vêtu, qui leur sembla être le plus âgé de tous. La demoiselle leur dit:

"Les seigneurs, l'homme que vous apercevez là-bas est mon père et je m'en vais le rejoindre pour le prévenir afin qu'il puisse vous accueillir honorablement.

Elle s'éloigna alors d'eux et, ayant fait part au chevalier de leur désir, elle s'avance avec lui pour les recevoir. Après avoir échangé un salut, ils furent priés par la gentille dame de déposer leurs armes dans une tente et d'attendre le lendemain pour gagner le palais et tenter les épreuves. Ils suivirent ses conseils et, s'étant débarrassés de leurs armes, ils dînèrent dans la tente, où ils furent servis comme des rois et où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils montèrent avec le gouverneur et les gens de sa suite jusqu'au palais, d'où l'on dominait toute l'île. Elle faisait sept lieues de long sur cinq de large, était rattachée à la terre ferme par un pédoncule en forme d'arc; c'était parce qu'elle était entourée d'eau de tous côtés mais aussi parce qu'elle était reliée à la côte par cette langue de terre qu'on l'avait appelée l'île ferme.

Quand ils furent arrivés à destination, ils découvrirent un château, dont les portes étaient ouvertes et l'intérieur duquel ils trouvaient des boucliers, disposés de trois manières différentes. Il y en avait des centaines adossées aux murs, dix autres suspendus à mi-hauteur et, tout en haut de ceux-ci, il y en avait deux, dont l'un si-

Un peu au-dessus de l'autre, Amadis demanda pourquoi on les avait disposées de la sorte. On lui répondit qu'on les avait placées en fonction de l'exploit que chacun des chevaliers qui avait tenté de pénétrer dans la chambre enchantée. Les boucliers qui touchaient la sol appartenaient aux chevaliers qui n'avaient pas atteint la colonne de cuivre et ceux qui étaient suspendus à mi-hauteur de la muraille appartenaient aux chevaliers qui avaient atteint cette même colonne. Quant aux deux derniers boucliers, celui qui était placé le plus bas appartenait à un chevalier qui était allé au-delà de la colonne de cuivre mais n'avait pas atteint la colonne de pierre et celui qui se trouvait un peu au-dessus appartenait à un chevalier qui avait atteint la colonne de pierre mais n'avait pu aller plus loin. Amadis s'approche alors des boucliers pour voir s'il n'en reconnaissait pas, mais chacun comportait les armoiries de celui à qui il avait appartenu. Il promena son regard sur les dix boucliers suspendus à mi-hauteur du mur et l'un d'eux attira son attention: il représentait un champ noir ainsi qu'un lion noir aux griffes blanches et la queue vermeille. C'étaient les armoiries d'Arcalaus. Il examina alors les deux derniers boucliers. Sur celui qui était placé le plus bas, était représenté, sur fond indigo, un chevalier qui tenait le bout d'un bâton: c'étaient les armoiries du roi Abiès d'Irlande, qui était venu dans l'île deux ans avant de combattre Amadis. Sur le bouclier du dessus figuraient trois fleurs d'or, également sur fond indigo. Amadis ne reconnut ces armoiries mais il lut la légende qui y était gravée et qui disait: "Ce bouclier appartient au seigneur Cuadrangon, frère du roi Abiès d'Irlande qui, douze jours après avoir atteint la colonne de pierre à laquelle aucun chevalier n'était encore parvenu, s'en alla en Grande Bretagne pour combattre Amadis et venger ainsi la mort de son frère Abiès." Après avoir vu ces armoiries, Amadis avait peine à croire que de tels chevaliers n'aient pas triomphé de ces épreuves. Ils sortirent alors du palais et se rendirent sur les lieux où se trouvait l'arc des amours loyales. Agrajès descendit de cheval et, recommandant à Dieu, déclara:

-Amour, si je vous ai été fidèle, assistez-moi!

Il franchit l'arc et la statue entonna une mélodie si douce qu'Agrajès et tous ceux qui l'entendaient y prenaient

un grand plaisir. Il atteignit alors le palais où étaient érigées les statues d'Apollidon et de Grimanèse, qui lui semblèrent presque vivantes, et il regarda la dalle de jaspe, sur laquelle deux noms étaient gravés à côté du sien. La légende relative au premier nom disait: "Cet exploit fut accompli par Madanil, fils du Duc de Bourgogne." Celle relative au deuxième nom: "Celui-ci pour nom Brunil de Bonemar, fils de Valerès, marquis de Trocques." Et celle qui le concernait: "Celui-ci est Agrajès, fils de Languin, roi d'Ecosse." Madanil aimait Guinde la Flamande, dame des Flandres; Brunil, qui avait accompli l'exploit huit jours plus tôt, aimait Mélicie, fille du roi Périon de Gaule et sœur d'Amadis. Quand Agrajès eut franchi l'arc des amours loyales, Amadis demanda ses frères:

-Tenteriez-vous l'épreuve?

-Non, répondirent-ils, nous ne sommes pas sujets à cette passion et nous ne pourrions en sortir vainqueurs.

Mais Amadis ajouta:

-Alors, puisque vous êtes deux, tenez-vous compagnie, car je veux tenter de rejoindre mon cousin Agrajès.

Il confia alors ses armes et son cheval à son écuyer Gandelin et s'avança le plus rapidement possible, sans éprouver aucune crainte, car il savait qu'il n'avait jamais trahi sa conscience ni en actes ni en pensées. Quand il franchit l'arc, les statues se mit à émettre un son beaucoup plus doux qu'auparavant et les dizaines de fleurs odorantes jaillirent de la trompe, se répandirent sur le sol en un épais tapis. Jamais un tel phénomène ne s'était produit pour les autres chevaliers qui étaient sortis vainqueurs de cette épreuve. Amadis dirigea alors vers les statues d'Apollidon et de Grimanèse qu'il contempla, émerveillé, tant elles dégagèrent de vivante fraîcheur. Agrajès, qui était au courant des amours d'Amadis et le comprenait, le rejoignit dans le jardin où il se promenait en regardant les étranges choses qui s'y trouvaient, et, après l'avoir embrassé, il lui dit:

-Mon cousin, dorénavant il n'est plus nécessaire que nous dissimulions notre amour.

Amadis ne lui répondit pas mais le prit par la main et ils parcoururent ces lieux qui offraient à leurs yeux tant de plaisirs et de délices.

Comme ils tardaient, Don Galsor et Don Florestan, qui les attendaient dehors, décidèrent d'aller voir la chambre

interdite et demandèrent à Isange, le gouverneur, de la leur montrer. Celui-ci accéda à leur requête et il les accompagna pour leur faire voir l'extérieur de la chambre et les deux colonnes. Don Florestan demanda alors:

-Mon frère, qu'avez-vous l'intention de faire?

-Je n'ai aucune intention, répondit-il, car j'ai toujours refusé d'affronter les enchantements.

-Alors, reposez-vous, répondit Don Florestan, car moi je pourrais voir ce dont je suis capable.

Alors, recommandant son âme à Dieu, il empoigna son épée et, à l'abri de son bouclier, il se mit à progresser dans la zone interdite. Il sentit alors que des lances et des épées le blessaient de tous côtés, et elles lui assénaient des coups d'une violence telle qu'il lui semblait qu'aucun homme n'aurait été capable de les endurer. Toutefois, comme il était fort et courageux, il continuait à progresser et, bien que son épée se rencontrât que le vide, il frappait de part et d'autre, en ayant l'impression de pourfendre des hommes armés. Il dépassa ainsi la colonne de cuivre et atteignit celle de pierre, mais il ne put pas aller plus loin car, ses forces lui faisant défaut, il resta comme mort; après quoi, comme tant d'autres, il fut rejeté à l'extérieur de l'enceinte.

Don Galaor, qui avait assisté à toute la scène, en fut très affligé et déclara:

-Bien que je n'eusse pas l'intention de me soumettre à pareille épreuve, je veux assumer ma part de danger.

Il demanda alors aux écuyers et à son nain de le tenir prêts à l'assister et lui asperger le visage d'eau froide. Empoignant ses armes et s'en étant remis à Dieu, il se dirigea vers la porte de la chambre. Il se sentit alors frappé violemment de toutes parts et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il atteignit la colonne de pierre qu'il enserra de ses bras. Il fit une courte pause mais lorsqu'il voulut faire un pas en avant, il fut attaqué si brutalement qu'il se révéla incapable de parer de tels coups. Il s'effondra, comme Don Florestan, tellement étourdi qu'il ne savait s'il était mort ou vivant. Ensuite, il fut repoussé en dehors de ces lieux, comme l'avaient été tant d'autres chevaliers.

Sur ces entrefaites, Amadis et Agrajès, qui avaient parcouru tout le jardin, étaient retournés auprès des statues. Ils lurent sur la dalle de jaspe une nouvelle inscription,

qui leur causa grand plaisir et qui disait: "Celui-ci est Amadis de Gaule, loyal amoureux et fils du roi Périon."

■ ce moment, le nain Arden arriva devant l'arc et se mit à crier:

-Seigneur Amadis, accourez, car vos frères sont morts!

En entendant cela, suivi d'Agrajès, Amadis précipita et demanda au nain ce qui était arrivé. Il répondit:

-Seigneur, vos frères ont tenté de pénétrer dans la chambre interdite mais ils n'y sont pas parvenus, et ils gisent maintenant comme s'ils étaient morts.

Ils éperonnèrent alors leurs montures et se rendirent aux lieux où étaient les frères qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avaient subi, avaient déjà retrouvé leurs esprits. Agrajès, qui avait un noble cœur, descendit alors prestement de cheval et, brandissant son épée, il se dirigea son pas le plus rapide vers la chambre interdite. Cependant, bien qu'il frappât dans tous les sens, il ne put parer tous les coups qu'il recevait et il s'écroula entre la colonne de cuivre et la colonne de pierre; sans connaissance, il fut expulsé comme les deux cousins.

Amadis commençait à maudire le moment où ils avaient décidé de venir dans cette île et il en fit part à Don Galaor, qui était déjà presque rétabli:

-Mon frère, je ne peux éviter à mon corps d'affronter les dangers que vous avez courus.

Galaor voulut le retenir mais Amadis s'empara de ses armes et s'avance, en implorant l'aide de Dieu. Il marque un temps d'arrêt en arrivant à la lisière de la zone interdite et dit:

-O vous, Oriane, ma dame, c'est de vous que me vient toute ma vaillance et mon ardeur. Daignez m'assister en cette circonstance où j'ai tant besoin de votre doux secours.

Il se mit alors à progresser et, tout en sentant asséner des coups violents de toutes parts, il atteignit la colonne de pierre. Au-delà de celle-ci, il lui sembla que tous les êtres du monde l'assaillaient et, comme si c'était le jugement dernier, un grand bruit de voix, qui disaient: "Si vous êtes à bout de ce chevalier, personne dans le monde actuel ne pourra pénétrer dans ce lieu". Malgré la douleur, Amadis continuait à avancer. Il tomba plusieurs fois sur les mains et sur les genoux. Il n'avait

plus la force de tenir son épée, qui avait déjà frappé tant de coups, et il la laissa alors pendre ■■■ courroie de sa ceinture. C'est ainsi qu'il arriva à la porte de la chambre, où une main vint prendre la sienne pour le guider ■■■ l'intérieur, tandis qu'une voix disait:

-Bienvenue ■■■ chevalier qui, ayant dépassé en bravoure celui qui fit cet enchantement et qui ne connut pas de rival en son temps, deviendra le seigneur de cette île.

La main qui guidait Amadis, et dont le bras était revêtu d'une manche en étoffe de soie verte, lui sembla grande et sèche comme celle d'un vieillard. Lorsqu'il fut à l'intérieur de la chambre, elle le lâcha et il ■■■ la revit plus. Amadis put alors se reposer et reprendre ses forces. Il enleva le bouclier qu'il avait passé à son cou, retira ■■■ heaume, rengaina ■■■ épée et rendit grâce à Oriane, ■■■ dame, pour lui avoir permis d'accéder à un tel honneur.

À ce moment, tous les gens, qui avaient vu Amadis pénétrer dans la chambre interdite et qui avaient entendu la voix lui accorder la seigneurie, commencèrent ■■■ s'écrier: -Seigneur, par la grâce ■■■ Dieu, nous voyons enfin s'accomplir ce que nous avions tant désiré!

Les frères d'Amadis, qui étaient alors rentrés en possession de tous leurs sens et qui lui vouaient un grand amour, exultèrent en voyant qu'il avait réussi là où tant d'autres avaient échoué. Et, malgré leur état ■■■ convalescents, ils se firent porter jusqu'à la chambre. Le gouverneur et toute ■■■ suite vinrent ■■■ Amadis et baisèrent les mains de leur seigneur. Quand ils découvrirent les ■■■ étranges et les richesses qui ■■■ trouvaient ■■■ la chambre, ils en conçurent ■■■ l'effroi. La chambre elle-même, qui avait été celle d'Apollidon et de sa compagne, était construite de telle sorte que personne ne pourrait ■■■ refaire la construction mais que personne ne pouvait ne fût-ce que comprendre le processus. Par ailleurs, ses murs étaient d'une matière qui permettait à ses occupants de voir clairement ce qui ■■■ passait à l'extérieur mais empêchait les gens situés à l'extérieur de distinguer ce qui s'y faisait.

Grande était la joie des chevaliers qui se trouvaient dans la chambre, car Amadis, qui était l'un des leurs, avait prouvé qu'il surpassait en valeur tous les hommes contemporains et ■■■ venir. Grande aussi était la joie des

habitants de l'île, car ils espéraient être très heureux avec leur nouveau seigneur et conquérir beaucoup d'autres terres. Isange, le gouverneur, dit ■■■ Amadis:

-Seigneur, vous feriez bien de vous restaurer et de prendre du repos, car demain toutes les bonnes gens de l'île viendront vous rendre hommage et vous faire serment d'allégeance.

Ils sortirent ■■■ la chambre et ■■■ dirigèrent vers un grand palais, où ils firent honneur aux mets qui avaient été préparés ■■■ leur intention et goûtèrent un repos bien mérité.

Le lendemain, tous les habitants ■■■ l'île ■■■ réunirent ■■■ la plus grande allégresse et jurèrent foi et hommage à Amadis, selon les us ■■■ coutumes en vigueur à cette époque et ■■■ ce lieu.

coucha. A peine avait-il relevé dans son esprit la confusion d'histoires que l'âme répète dans la quiétude du corps, que l'image de la mort, qu'on appelle sommeil, s'empara de ses sens avec la force qu'elle exerce habituellement sur les voyageurs fatigués.

La partie du monde que délaissait le soleil quand il se rend chez les Indiens était plongée dans un profond silence lorsque Panfile s'éveilla au bruit que firent des chevaux. Il lui sembla qu'il marchait, ce qui arrive toujours à ceux qui marchent, que la couche tanguait comme un navire ou comme le cheval qui le portait, mais se rappelant qu'il se trouvait dans cet hospice et sachant à la suite de quel tapage il était devenu inhabitable, il ouvrit les yeux. Il vit que des hommes entraient sur des chevaux, deux par deux, allumant à la bougie qu'il avait laissée des ventouses de verre qu'ils tenaient en main, puis les jetant au plafond de la pièce où elles adhéraient et continuaient à brûler pendant un bon moment, leur feu restant collé aux planches et leur bouche crachant des flammes au-dessus de sa couche et de l'endroit où il avait mis ses vêtements. Le courageux jeune homme se couvrit mieux qu'il put et, ménageant une petite fente pour que ses yeux l'avertissent s'il convenait de se mettre à l'abri du début d'incendie, il vit les flammes mourir en un instant et les hommes s'installer à une table, qui se trouvait dans un coin de la salle, pour jouer aux cartes à quatre. Ils passaient, écartaient et mettaient des sommes, comme si cela se produisait vraiment dans la réalité. Puis, les joueurs s'irritant, une rixe éclata dans la pièce avec un tel échange de coups d'épée sur des boucliers que le pauvre Panfile se mit à invoquer la Sainte-Vierge de Guadalupe, la seule d'Espagne à qui il devait encore rendre visite bien qu'ils fussent tous deux dans le royaume de Tolède; en effet, les choses qui se trouvent toute proches, en pensant chaque jour aller les voir, on finit par oublier d'aller les voir. Mais le cliquetis d'épées et tous les bruits cessant de se faire entendre après une demi-heure, Panfile se retrouva, le corps baigné d'une sueur brûlante et apparemment satisfait qu'ils ne fussent plus là. Soudain, il sentit que, saisis par deux extrémités, son couvre-lit et ses draps se retiraient peu à peu. Ici sa crainte augmente considérablement car, lui semblait-

il, c'était s'enhardir qu'enlever la personne qui défendait. Sur ces entrefaites, il vit entrer un homme qui portait un gros cierge; derrière lui venaient deux autres, l'un avec un grand bassin de métal et l'autre affilant un couteau. Ils lui firent alors dresser les cheveux sur la tête à tel point qu'il lui semble que chacun d'eux le tirait à soi. Il voulut parler mais n'y parvint pas; quand ils approchèrent de lui, celui qui portait le gros cierge souffla dessus. Pensant alors qu'ils allaient l'égorger et que ce bassin était destiné à recueillir son sang, Panfile tendit les mains pour arrêter le couteau à l'endroit où il lui semblait l'avoir vu et, simultanément, il sentit qu'elles étaient englouties. Il poussa un cri et, à cet instant, le gros cierge se ralluma et il vit que deux grands chiens avaient refermé leurs crocs sur elles. "Jésus", dit-il, troublé; et, sur son propre cri, ils plongèrent sous le lit. La lumière s'étant à nouveau éteinte, il sentit qu'on lui remettait la literie comme avant, que, lui soulevant la tête, on lui installait de meilleurs oreillers et qu'on égalisait un grand soin la curiosité et de la douceur, ses draps et son couvre-lit.

On le laissa rester ainsi un instant, pendant lequel il se mit à réciter quelques versets de David dont il se souvenait (pour autant que, dans de telles circonstances, on pût se rappeler sa propre existence) et, reprenant son souffle et espoir que, puisqu'on lui avait refait son lit, on allait l'y laisser, il constata que ceux qui avaient plongé en-dessous étaient en train de le soulever sur leur dos jusqu'au plafond. Là, il craignait de tomber, il sentit qu'une main, émergeant au sein même des planches, l'empoignait tandis que le lit retombait sur le sol avec un bruit épouvantable. Pendant ce temps, il restait suspendu en l'air à cette main et, au pourtour de la salle, une série de fenêtres s'étaient ouvertes, par lesquelles le regardaient un nombre d'hommes et de femmes, qui l'aspergeaient d'eau à l'aide de divers ustensiles. A ce stade, le lit prit feu, de sorte que ses flammes le séchèrent, bien qu'il en eût davantage peur que de l'eau. La lueur de ce feu s'éteignant, on le tira par les jambes et il lui sembla également qu'elles lui manquaient et qu'il était resté avec un corps mutilé, dépourvu de

jambes. Le bras auquel il était agrippé s'allongea à ce moment jusqu'au lit, où on le coucha à nouveau et où on s'empressa comme la première fois.

Ces vaines illusions le bercèrent pendant près d'une heure, au bout de laquelle il sentit qu'on mettait la main sur ses pauvres petites besaces, où il trouvait quelques pièces de vêtements et ses papiers de Nise ainsi que les bijoux de Flérida, et il entendit qu'on les emportait les traînant à travers la salle. Qui croira ce que je dis? Plein de vaillance, Panfile se leva pour les récupérer et le courage, qu'il n'avait eu pour défendre sa personne, il le trouva pour empêcher qu'on les lui prenne. Ils sortirent de la pièce pour gagner le grand jardin et, comme il les suivait, il les vit, entre ces cyprès, arriver à un élévateur à godets, sur lequel ils jetèrent les besaces puis se précipitèrent à leur suite. Panfile ne voulut pas aller plus avant mais, faiblissant, dans un sursaut de courage, en sens inverse du chemin le long duquel l'ermite l'avait guidé, il alla frapper à sa porte. L'homme lui ouvrit et, voyant son teint et sa nudité, lui dit:

- Vos hôtes ont dû vous faire passer une mauvaise nuit. Tellement mauvaise - répondit Panfile - que je n'ai fermé l'oeil et que je leur ai laissé mon pauvre équipage pour régler le logement.

Cet homme lui offrit alors l'hospitalité dans la mesure de ses moyens et, lui racontant les mésaventures de ses prédécesseurs, ils attendirent ensemble le matin.

(...) La lumière du jour, œuvre aimable et illustre du Créateur du ciel et guide unique des mortels, avertit Panfile qu'il pouvait s'assurer des maudites contaminations de cet esprit. Aussi, réveillant l'homme, ils se levèrent tous deux et traversèrent le jardin de concert jusqu'à la maisonnette où il avait dormi. Y pénétrant, ils virent la désolation de la nuit précédente, trouvèrent le lit et les autres objets de la pièce sans aucun dommage ainsi que les vêtements de Panfile à l'endroit même où il les avait laissés. Il se vêtit et, au risque de passer pour un couard, il ne demanda pas son reste, prenant la direction de Guadalupe, sans oser se retourner et promettant bien de ne plus remettre les pieds dans ce village, à moins que Nise, son aimée, y fût.

S'il est indubitable que le but de Francisco de Quevedo y Villegas (1580-1645), en écrivant ses "Sueños", était de faire œuvre satirico-morale, il est non moins vrai que la forme fantastique y jouait un rôle important. Le récit suivant, "El Alguacil alguacilado" (1607), est un échantillon particulièrement représentatif du talent de cette grande figure du Siècle d'Or espagnol: on y mêle éléments sacrés et profanes, ce qui valut à l'auteur d'attirer les foudres de la censure de l'époque sur ces textes, malgré son appartenance à l'Ordre de Saint-Jacques de Compostelle. Ce récit, plus spécialement, apparaît révélateur quant à l'impact de Bosch (p. 46).

Le suppôt de justice fait suppôt de Satan.

C'est par là que je pénétrai dans San Pedro, à la recherche du licencié Calabrés, homme coiffé d'un tricorne, bâti comme un demi-boisseau, yeux scrutateurs, vifs et animés, aux poings de Corinthe, à la chemise émergeant du col, aux manches à battoir et aux broderies déchirées, aux bras tombant sur les hanches et aux mains en forme de crochet. Il parla de son emprunt, à moitié de pénitence et à moitié de discipline, en ne levant pas les yeux et remuant force pensées; passant d'un teint blêmi à une couleur ternie, il tarde beaucoup à fournir une réponse et joue l'abréviateur à table; il invoque souvent les esprits que c'est grâce à eux qu'il pourvoit aux besoins de son corps. Il possédait la science de guérir au moyen d'incantations, faisant, lorsqu'il donnait une bénédiction, des signes de croix plus grands que ceux des mal mariés. Il feignait négligemment l'humilité, racontait des visions, et, si on faisait mine de ne pas le croire, c'étaient miracles à n'en plus finir.

Il était un de ces beaux sépulcres, blanchis et garnis de moulures à l'extérieur mais remplis de pourriture et de vers à l'intérieur; feignant l'honnêteté pour les autres mais possédant, en son for intérieur, un esprit dissolu et une conscience très élastique et fort entamée. Il était, pour le dire clairement, un hypocrite, un artifice vivant, un mensonge dans l'âme et une fable par la voix.

Je le trouvais, en tête-à-tête avec un homme qui, les



maines liées et la langue déliée, criait de façon insolente tout ■ faisant des mouvements frénétiques.
-Qu'est-ce que cels? -lui demandai-je, épouventé.
-Un homme possédé par le démon.

Et, aussitôt, l'esprit ■ répondre:
-Ce n'est pas un homme mais bien ■ alguazil (a). ■ entendre vos propos, la question de l'un et la réponse de l'autre, on voit que vous savez peu de choses. Sachez que, si nous autres, diables, ■ dans le corps des alguazils, c'est contre notre gré; dès lors, si vous désirez être dans le vrai, ■ devez ■ s'appeler un démon fait alguazil et non dire ■ cet alguazil est possédé par le démon; et puis, tous et tant que vous êtes, hommes, ■ vous ■ bien mieux ■ nous qu'avec eux, même si notre prison est pire, notre emprise éternelle. Il semble que, bourreaux, méchants alguazils et nous, remplissons ■ même office car, tout bien considéré, nous cherchons ■ condamner, tout comme les alguazils: nous, ce qu'il y a ■ vices et ■ péchés dans le monde; quant aux alguazils, avec cette différence qu'ils y mettent d'autant plus ■ zèle qu'ils en ont besoin pour subvenir à leur existence et ■ nous les désirons seulement pour ■ tenir compagnie. Et c'est en cela qu'ils sont plus blâmables ■ nous, puisqu'ils nuisent à leurs semblables, ce qui n'est pas notre cas. Par ailleurs, ■ sommes devenus démons parce que nous avons voulu être les égaux ■ Dieu alors que les alguazils sont alguazils parce qu'ils ont voulu être moins que tout le monde. Pensez-vous donc que alguazils et démons exercent une profession ■ mais qu'eux sont des diables qui ont prêté serment, en ■ éclair, et que ■ sommes ■ alguazils qui n'ont pas prêté de serment et nous menons en enfer une vie austère.

Les subtilités du diable m'émerveillèrent. Calabrés se mit en colère, reprit ses incantations, voulut le réduire au silence et n'y parvint pas; quand il aspergea le "possédé" d'eau bénite, ce dernier se mit ■ reculer et à pousser ses cris, tout en déclarant:
-Ecclésiastique, l'alguazil exprime ces sentiments, non

parce qu'elle est bénite mais bien parce que c'est de l'eau. Il n'y a rien qu'il abhorre autant car s'il est alguazil de nom, un "l" y est intercalé (a). Je ■ suis accompagné ni de recors, ni de mouchards, ni de huis-siers. ■ m'attribuez pas ■ tare que je n'ai pas et faites la distinction entre l'archer et moi. Et pour que vousachiez de connaître les alguazils et que ■ sachiez combien ils sont peu chrétiens, remarquez ■ ■ conservé en Espagne peu de substantifs qui remontent à l'époque des Maures; ces derniers s'appelaient "marinos" et ■ opté pour l'appellation de "alguazil", car c'est un terme morisque. Et ils firent bien car le ■ s'accorde avec le genre de vie qu'on mène.

-Que d'insolence! Que ne faut-il pas entendre! -s'écria l'exorciseur, furieux- Si nous laissons poursuivre cet intrigant, il se prêtera ■ mille médisances envers la justice, alors qu'elle amende le monde et, par la peur qu'elle inspire et le zèle qu'elle déploie, ravit à ■ les ■ qu'il convoitait.

-Je ne le fais pas dans ce but -répliqua ■ diable-. Si tu es ■ ennemi, c'est bien celui qui remplit l'office d'alguazil. Aussi, ayez pitié de moi et faites-moi sortir de son corps, car je suis un démon d'honneur et de qualité; lorsque je retournerai en enfer, je serai fort diminué pour être resté en si mauvaise compagnie.

-Je t'en ferai sortir aujourd'hui encore -dit Calabrés-, par compassion pour cet homme, ■ tu tourmentes, car tes fautes ■ méritant aucune pitié, pas plus que ton obstination.

-Je te promets une récompense -répondit le diable- si tu m'en fais sortir aujourd'hui. Remarque que si je lui ■ la peine et qu'il est tourmenté, c'est parce que nous ■ disputons pour savoir qui de lui ou de moi est le plus grand diable.

Sur ce, il partit d'un grand éclat ■ rire: mon bon exorciseur se précipita sur lui, bien décidé à le réduire ■ silence. Comme je m'étais mis ■ savourer les subtilités du diable, je pris Calabrés, étant donné que nous étions seuls (et puis, comme confident, il était au

(a) N. d. T.: L'alguazil était un agent inférieur de l'administration de la justice. Sens péjoratif.

(a) N. d. T.: Jeu ■ mots dans ■ texte original, sur base de "agua" (= eau): d'où "a(l)gua-zil".

ignorant de mes secrets et moi, en tant qu'on sait, je connaissais les siens), de laisser le diable poursuivre; à ce dernier, je demandai de ne pas tourmenter le corps de l'alguazil. Il s'y engagea et reprit:

-Nous, les diables, avons des parents qui sont bien en cour: les poètes. Et vous êtes d'ailleurs, tous, des débiteurs parce que nous vous supportons en enfer. En effet, vous êtes si facilement condamnables, si sorte que le royaume infernal regorge de poètes et que nous avons dû leur y allouer une plus grande zone. Ils sont tellement nombreux que, lors des élections qui s'y déroulent, ils constituent de redoutables rivaux pour les greffiers. Rien n'est plus plaisant que la première année de noviciat d'un poète en enfer, car il a qui apportent des lettres une recommandation pour les ministres, s'attendent à être reçus par Rhodante ou demandent à être introduits auprès de Cerbère à l'Achéron et ne peuvent croire que ce n'est pas possible, s'imaginant qu'on leur cache.

-Quelle genre de peines fait-on endurer aux poètes? - demandai-je.

-Il y en a plusieurs -déclara-t-il- et qui leur sont propres. Les uns sont condamnés à entendre louer les œuvres de leurs confrères mais la peine qui frappe la plupart d'entre eux c'est d'être levés. Il se trouve des poètes qui sont condamnés à mille ans d'enfer et qui, sur ce temps, ne parviennent à terminer la lecture de stances composées des jalousies. Tu verras d'autres qui se donnent de grandes tapes sur le front ou s'assènent des coups de tison pour savoir s'ils écriront blanc ou noir. Il y en a qui, pour trouver une rime, se promènent tous en rond et se rongent les ongles jusqu'au sang. Mais ceux qui endurent le plus sévère châtiment et sont logés à la plus mauvaise enseigne, ce sont les poètes comiques, en punition de l'honneur qu'ils ont ravi à tant de princesses, dont les infantes de Bretagne, en raison aussi des mariages inégaux qu'ils ont célébré à la fin de leurs comédies et des grands coups de bâton qu'ils ont infligé à nombre d'hommes honorables pour terminer leurs mascarades. Il faut en outre signaler que les poètes comiques ne se trouvent pas avec leurs autres confrères car, forgeurs d'intrigues, ils sont plus proches des procureurs

et des solliciteurs, qui ne traitent que ce genre d'affaires.

En enfer, chacun est hébergé selon ce qui lui revient. Il a fait qu'un artilleur y est descendu l'autre jour et qu'il voulait retrouver parmi les gens de guerre, mais comme on lui demandait quelle avait été son occupation, il déclara qu'elle consistait à tirer sur les gens. Aussi, l'envoya-t-on auprès des greffiers, aux aussi tirent sur les gens. Un tailleur, qui déclarait avoir vécu à couper des vêtements, fut logé chez les détracteurs. Un aveugle, qui souhaitait être joint aux poètes, fut conduit parmi les amoureux, car ils le sont tous. Mettons les astrologues ceux qui suivent la voie des fous et, avec les alchimistes, les niais. Un meurtrier retrouve les médecins. Les marchands, condamnés pour avoir vendu (mais forcément leur prochain), sont avec Judas. Les mauvais ministres, en raison de ce qu'ils ont détourné, sont logés avec le mauvais larron. Les sots se trouvent avec les bourreaux. Et un porteur d'eau, qui dit avoir vendu l'eau froide, fut envoyé auprès des cabaretiers. Un escroc est arrivé il y a trois jours et, comme il disait être condamné pour avoir vendu du chat pour du lièvre, nous l'avons mis avec les subergistes, qui font la même chose. Bref, c'est ce genre de subdivisions que connaît l'enfer.

-Je t'ai, auparavant, entendu évoquer les amoureux; comme c'est un problème qui me touche, j'aimerais savoir s'ils sont nombreux chez vous.

-Quelle plaie celle des amoureux! -répondit-il. Cela se propage partout, parce qu'ils sont tous amoureux d'eux-mêmes: les uns, de leur argent; les autres, de leurs paroles; d'autres, de leurs œuvres et, quelques-uns, des femmes. Ce sont de cette dernière catégorie qui sont les moins nombreux en enfer, parce que les femmes sont telles que, à force de bassesses, de mauvais traitements et des pires liaisons, elles donnent aux hommes l'occasion de se repentir au fil des jours. Je disais donc qu'ils sont peu nombreux, mais ils sont d'un agréable divertissement, pour peu qu'il y en ait chez nous. Il s'en trouve certains qui, minés par la jalousie, les espoirs et les désirs, se rendent sur-le-champ en enfer, pour savoir comment ni quand ni de quelle manière. Il y a des amants enrubannés qui consomment; d'autres, che-

comme des comètes, touffus, d'autres en-
co qui, s'embrasant comme des lardons à la seule lec-
ture des billets doux de leur dame, s'éparpillent vingt ans
bois de chauffage en leur foyer. Il faut voir ceux qui
ont aimé les pucelles sans parvenir à leurs fins: ils
font mine d'entreouvrir la bouche et d'étireindre l'être
désiré. De cette dernière catégorie, les uns sont con-
damnés à l'attouchement, à l'étreinte du vide; ils
bouffons des autres, toujours sur le point d'obtenir gain
de cause et ne voyant jamais arriver le grand jour, devant
se contenter du titre de prétendants. Les autres sont con-
damnés au baiser: ils entrevoient toujours confusément
goût mais ne parviennent pas à le découvrir. Les adultères
se trouvant dans un cachot, derrière ceux-ci: ce sont eux
qui vivent le mieux car d'autres pourvoient à l'entretien
de leur monture et qu'ils ne profitent; c'est pourquoi le
châtiment est le plus de leur forfait.

-Ce sont les gens -die-je- chez qui nous avons peine à dis-
tinguer s'ils vous offensent ou vous font un faveur.
-En les, à l'écart dans une pièce très soie, pleine de
déchets d'abattoir (je ne dirai, pas cornes), se trouvent
ceux que nous appelons ici des cocus, ceux qui
tant patientes en enfer car, fortes de l'expérience
du mauvais conjoint qu'elles ont eu, plus rien ne les im-
pressionne. Après ceux-ci viennent ceux qui s'éprennent
de vieilles femmes et nous, les diables, les enchaînonne
car nous pensons devoir nous venger de si mau-
vais goût. Et s'ils n'avaient pas les fers aux pieds,
les fesses de Barrabas se seraient mis à l'abri de leurs
appétits, et comme nous devons leur sembler pâles et
blonde... nous s'empresse donc de les condamner pour leur
luxe et de condamner à perpétuité l'instrument de leur
vice. Mais laissons cela. Je dois vous signaler
nous, les diables, ceux vexés des légendes que vous
faites circuler à notre sujet: vous nous dépeignez
des griffes alors que nous ne sommes pas des aigles;
nous avons des queues, alors qu'il existe des diables sans
queue; avec des cornes, alors que nous ne sommes pas en-
rêlés; et toujours avec une barbe naissante, alors que
certains d'entre nous en portent une d'errance ou de cor-
régidor. Modifiez votre vision des choses. Il y a peu de
temps, Hieronymus Bosch s'est trouvé là-bas et, lorsqu'on
lui demandait pourquoi il nous avait arrangé de la sorte
dans ses rêves, il a répondu:

-Parce que je n'ai jamais cru qu'il y avait vraiment des
diables.

Un autre point que nous regrettons beaucoup, c'est que
nous ayons l'habitude de dire, dans nos conversations cou-
rantes: "Regardez ce diable de tailleur" ou "Le petit tail-
leur est un diable." Vous nous comparez à des tailleurs,
alors que nous les utilisons comme bois de chauffage en
enfer et que nous ne faisons que prier pour les y re-
cevoir. Car, à l'exception du passavant, nous n'établis-
sons jamais de reçu afin qu'ils ne prennent pas de mauvai-
ses habitudes et qu'ils n'allèguent possession en vertu
du "Quoniam consuetudo altera lex". Et comme ils pos-
sèdent l'art de voler et de gâcher les fêtes, ils s'esti-
ment offensés si nous ne leur ouvrons pas toutes grandes
les portes, comme s'il s'agissait de celles de leur maison.
Nous nous plaignons également du fait que nous ne nous gê-
nez pas de leur attribuer au diable les choses pour peu que
elles soient mauvaises ou qu'elles soient dites, quand vous êtes
en colère: "Eh bien que le diable t'emporte!". Apprenez
qu'il en vient beaucoup plus chez nous, que nous n'en al-
lons chercher. Car il y a beaucoup de choses dont nous
faisons fort peu de cas. Par exemple: vous donnez au dia-
ble un marseillais, le diable n'en veut pas, parce qu'un marseillais
pourrait en apprendre au diable; vous donnez au diable un
Italien, le diable n'en veut pas, parce que l'Italien rou-
lerait le diable. Et remarquez que la plupart du temps,
vous donnez au diable ce qu'il a déjà, je veux dire, ce
que nous avons.

-Y a-t-il des rois en enfer? -lui demandai-je.

Il dissipe mes doutes en disant:

-Tout l'enfer n'est que figures illustres et il s'y trouve
nombre des gentils, parce que le pouvoir, la liberté et
le commandement leur font oublier les vertus de leur mi-
lieu, leurs vices sont extrêmes, et qu'en voyant d'une
part les révérences de leurs vassaux et d'autre part la
grandeur qui sied à des dieux, ils veulent y accéder à
peu de choses près, ayant pour ce faire plusieurs voies
qui les condamneront et pouvant compter sur nombre de
gens qui les y aideront. Car l'un se condamne par sa
cruauté et, en tuant et détruisant, il devient le faux
couronné de vices et le fléau royal pour ses royaumes.
D'autres, c'est leur cupidité qui les perd, lorsqu'ils
transforment leurs villas en entrepôts et qu'ils vidant
les villes de leur substance, à force de portions. Et

d'autres sont envoyées en enfer par de tierces personnes et sont condamnées par le pouvoir, les fiant à d'infâmes ministres. Et c'est malheureux de les voir peiner, sans le moindre effort, la douleur les fait plier comme deux comme des nègres au travail. Le seul élément positif avec les rois c'est que -noblesse oblige- ils ne viennent jamais seuls mais bien accompagnés de deux ou trois favoris et, parfois, en trainant tout le royaume derrière eux, car tout est régi par eux. Toutefois être favori et roi constitue davantage une pénitence qu'un office ou davantage un fardeau qu'un plaisir. Il n'y a rien de plus tourmenté que l'oreille du prince et du favori, car elle n'échappe jamais aux querandeurs et aux flatteurs, et ces tourments les vouent au repos. Les mauvais rois se rendent en enfer par le voie royale et les marchands, par celle de l'argent.

-Qu'est-ce que les marchands viennent faire dans cette histoire? -interrogea Calabréa.

-Nous les diables sommes rebutés par les nets, car ils occasionnent des embarras gastriques et nous les rejetons. Les marchands arrivent par milliers, se condamnent en castellan et en chiffres arabes. Et vous devez savoir qu'en Espagne les mystères des comptes sont étranges et effrayants pour les millions qui viennent d'Indes et que les plumes des scribes se déploient en batterie à l'encontre des bourses, et plus d'une rente se tarit qui est saisie à la gorge par ces plumes et leur encre. Et enfin on a rendu chez nous suspect ce type de contrats à tel point que, comme ils signifient autre chose que ce que je ne garderais nommer, nous ne savons pas quand nous avons affaire à un marchand ou à un escroc. Certain de ces hommes, arrivé en enfer et voyant le bois et le feu mourir, a voulu éteindre la lumière. Un autre a voulu louer les tourments car il lui a semblé qu'il pourrait gagner grâce à eux. Ces derniers nous les ont installés avec les juges qui ont permis cela là-haut.

-Il y a donc des juges ici-bas?

-Eh bien, non! -déclara l'esprit-. Les juges sont les plus naturels de nos enfants, nos plats favoris et la source des diables qui fructifie le plus. En effet, par juge que nous sommes, nous récoltons six procureurs, deux rapporteurs, quatre greffiers, cinq avocats et cinq mille marchands, et cela chaque jour. Chaque greffier nous rapporte vingt sergents; chaque sergent, trente "alguazils"; chaque "alguazil", dix alguasins. Et si l'année est féconde

en malversations, il n'y a pas suffisamment de greniers en enfer pour entreposer les bénéfices d'un mauvais ministre. -Tu n'as pas doute également prétendre qu'il n'y a pas de justice sur la terre, rebelle aux dieux! -Et comment qu'il n'y a pas de justice! Car tu connais-tu pas les mésaventures d'Astrée, qui est la justice et qui, fuyant la terre, est montée aux cieux? Car si tu ne les connais pas, je vais te les raconter. La vérité et la justice se rendirent sur terre. La première ne s'y trouva pas à l'aise car elle était toute nue et la seconde en raison de sa rigueur. Elles marchèrent longtemps de la sorte jusqu'à ce que la vérité se fixât, par pure nécessité, sur un aulet. La justice, mal à l'aise, alla sur terre, interrogeant tout le monde et, voyant qu'on faisait peu de cas d'elle et qu'on haïssait des tyrannies en son nom, résolut de s'en retourner et se retirant au ciel. Elle quitta les grandes villes et les cours et gagna les villages et vilains où, pendant quelques jours, réfugiée dans leur pauvreté, elle bénéficia d'une hospitalité simple jusqu'à ce que la malice lui envoyât des commissions roquetoires. Elle fut alors partout, allant de maison en maison demander l'hospitalité. Tous lui demandaient qui elle était et, comme elle ne savait pas mentir, elle répondait qu'elle était la justice. Tous lui rétorquaient alors: "La Justice, pas chez moi; aller ailleurs." Et c'est ainsi qu'elle n'entreait nulle part. Elle regagna les cieux et laissa ici peine quelques traces de son passage. Les hommes, qui virent cela, donnèrent son nom à quelques bâtons, qui brûlent très bien ici-bas et là-haut n'ont que le nom de justice, comme ceux qui les détiennent sont censés la faire régner. Car nombre d'entre eux volent plus sous son couvert que le voleur à l'aide du crochet, des clés et d'échelles. Et vous devez remarquer que la convulsion des hommes est parvenue à un point tel qu'ils ont fait des puissances de leurs sens de vulgaires instruments leur permettant de voler, alors que Dieu leur a donné les sens pour vivre et cette puissance pour bien vivre. L'amoureux ne vole-t-il pas l'honneur de la pucelle en usant de sa volonté? L'avocat ne dérobe-t-il pas sciemment le bien d'autrui en changeant de volonté la loi des lois? Le comédien ne vous prend-t-il pas votre temps quand vous lui en consacrez un peu? L'amour ne vole-t-il pas à l'aide des yeux, l'orateur éloquent avec la bouche, le puissant avec les bras -car celui qui ne les a pas longe

comme lui ne prospère pas; le vaillant avec les mains, le musicien avec les doigts, le gitan et le ladre avec les ongles, le médecin avec la mort, l'apothicaire avec la santé, l'astrologue avec le ciel? Et, tout compte fait, tout le monde vole d'une façon ou de l'autre. Mais seul l'alguazil vole en mettant à contribution tout le corps: il épie avec les yeux, suit avec les pieds, saisit avec les mains et accuse avec la bouche et, enfin, l'alguazil sont tels que nous que nous dites nous, nous le disons d'eux et nous empressons de sortir de leur corps.

Je m'étonne -dis-je- de constater que tu n'aies mis les femmes dans la même que les voleurs.

-Ne m'en parle -répondit-il-, car elles ont rendu si furieux et si d'elles que s'il n'y en avait tant ici-bas, l'enfer serait pas un lieu de mauvaise réputation et nous y deviendrions vœufs. Car elles sont passées maître dans l'art d'ourdier des complications et, depuis que Méduse la sorcière est morte, elles n'ont qu'une idée derrière la tête: je crains qu'il n'en ait qui sont si audacieuses pour éprouver qui d'elle est la plus malicieuse. Il y a tout de même un point positif chez les démons, c'est qu'il y a moyen de discuter avec elles et que, comme elles sont au désespoir, elles n'ont aucune revendication.

-Lesquelles condamne-t-on le plus: les laides ou les belles?

-Les -répondit-il, sans l'ombre d'une hésitation; elles sont six fois plus nombreuses. Car les péchés, pour les prendre en horreur, il faut pouvoir s'y adonner et les belles, qui n'éprouvent aucune difficulté à en trouver qui satisfassent leur appétit charnel, s'en lassent et se repentent; mais les laides, on trouve personne, nous arrivent à jeun et le appétit d'homme; elles ont les yeux noirs, le nez aquilin et la figure comme une lame de couteau; l'enfer brûlent des blanches et des blondes mais surtout des vieilles qui, enviant les plus jeunes, expirent en grognant. L'autre jour, j'en ai amené une de soixante-dix ans qui mangeait la boue et faisait des exercices pour désobstruer ses conduits naturels; elle se plaignait outre de dents pour faire croire qu'elle avait encore. Et ces temps étaient déjà recouvertes par les draps de ses cheveux blancs son front était déjà ridé, elle faisait mine d'avoir peur des souris et portait des vêtements fêlés, pensant se-

duire. Nous lui inflige comme châtiment de se trouver aux côtés d'un de ces bellâtres, qui se promènent en pantoufles blanches et sur la pointe des pieds, informés qu'il s'agit de terre sèche et sans boue.

-Je suis satisfait de toutes ces réponses -lui dis-je-, mais je voudrais savoir s'il y a beaucoup de pauvres en enfer.

-Qu'appellez-vous des pauvres? -répliqua-t-il.

-L'homme -dis-je- qui possède rien de tout ce que tout le monde possède.

-Mais comment voudrais-tu -dit le diable-, puisque ceux qui sont condamnés le sont pour ce qu'ils possèdent de terre et que ceux-là ne possèdent rien? Non, ceux dont tu parles ne figurent pas dans nos registres. Et ne vous en étonnez pas, car eux pauvres même les diables doivent faire défaut. Et d'ailleurs vous êtes parfois plus diables les uns pour les autres que nous-mêmes. Y a-t-il plus diable qu'un flatteur, qu'un envieux, qu'un faux ami ou qu'un mauvais compagnon? Car ce sont autant d'éléments qui caractérisent le pervers: on ne le flatte pas, on ne l'envie pas, il n'a ni bon ni mauvais ami et personne ne lui tient compagnie. Eux vivent vraiment bien et meurent mieux. Lequel d'entre vous est même d'estimer le temps et d'apprécier le jour, en sachant que tout ce qui passe est au pouvoir de la mort qui gouverne le présent et détient les clés de l'avenir, d'eux tous?

-Le monde est bien prêt de sa fin quand le diable prêche. Eh bien, comment toi, le menteur le plus invétéré peux-tu dire des vérités qui suffiraient à convertir le cœur le plus endurci? -demanda Calabréa.

-Comment? -répondit-il-. Je ne le dis que dans le dessein d'augmenter vos peines et enfin vous ne puissiez pas dire que vous n'avez été avertis. Notez que je vois vos yeux beaucoup de larmes et tristesses et peu de repentir, et la plupart sont dues au péché qui vous accuse ou dont vous laissez, mais volontairement car, par malheur, la volonté l'avez en horreur.

-Tu mens -dit Calabréa-. Il y a beaucoup de gens de bien ici aujourd'hui. Et je me rends compte à présent que tu n'as proféré que mensonges et que tu ne quitteras le corps de cet homme qu'avec peine.

Je la pris à la main et lui dis que s'il était vrai qu'un diable était mauvais soi, un muet est pire que le diable.

Cristóbal LOZANO, né en 1618, acquit une certaine notoriété grâce à une série de contes regroupés sous le titre Soledades de la vida y desengaños del mundo (1658), où il note sa prédilection pour le qui est macabre (très typique du 17^e siècle). Nous avons extrait le récit suivant d'un autre recueil, David perseguido y alivio de lastimados, qui rendait accessibles au grand public des légendes issues de la tradition populaire, tel le pacte avec le diable.

HISTOIRE DE L'HOMME QUI SE VENDIT AU DEMON.

Il était une fois un sénateur répondant au nom de Pretorio. Il vivait en Orient et rendait la justice du côté de Césarée (diocèse bienheureux, où il avait pour prélat le Grand Basilio). Il n'avait pour soutien que ses vieux jours qu'une fille unique, dont la vertu était garante de son salut, car il se destinait à la vie religieuse. Mais le Démon essaie toujours de faire échouer les actions vertueuses. Pour faire échec à cette bonne intention, il alluma donc une flamme dans le cœur d'un des serviteurs de la maison qui, subjugué par les charmes de la demoiselle, projeta de lui déclarer sa passion. Mais, jugeant qu'il était impossible de gagner son amour - en raison de l'inégalité qui existait entre eux, puisqu'il n'était qu'un serviteur et elle la fille du maître qu'il respectait -, il résolut de recourir à un nécromant ou à un sorcier qui porterait remède à sa peine et n'aurait aucun scrupule envers celle de qui il était follement épris: un homme amoureux brisé et foule aux pieds tout ce qui lui fait obstacle. Felisardo (nous lui donnerons ce nom pour plus de facilité, bien que ce ne fût pas son vrai nom) s'y rendit donc et s'entretint avec un sorcier dont la réputation était solidement établie. Il lui parla de sa souffrance, comme s'il se fût agi d'un médecin; il lui montra sa douleur, lui dévoila combien sa peine était insupportable et lui offrit une forte somme d'argent s'il acceptait de lui venir en aide dans la réalisation de ses desseins. Le sorcier, supposé de s'enrichir, accepta de l'assister par pure charité humaine mais bien pour perdre son âme; il regarda le jeune homme qui était littéralement dominé par sa passion, esclave de son amour, et lui dit, pour l'éprouver davantage, qu'il n'était pas en son pouvoir de le guérir de son mal et qu'il n'avait pas la faculté de soumettre une demoiselle de si haute naissance à l'emprise de sa

volonté; en revanche, s'il était assez audacieux pour rendre une lettre de recommandation de sa main au-près du démon, son maître, et s'il était disposé à faire ce dernier lui ordonnerait, il lui garantirait formellement qu'il arriverait à ses fins et obtiendrait l'amour de sa belle.

-Je vois quel intérêt aurait le Démon à faire d'un pauvre homme son esclave!

Il veut en effet mieux fuir le démon qu'éviter les gens de son acabit mais Felisardo était si fou d'amour (il ne fait aucun doute qu'un amour effréné prive tout homme de raison) qu'il accepta avec enthousiasme la condition, disant que sa foi soulèverait des montagnes et qu'il deviendrait jamais esclave de celui qui mettrait un baume sur sa blessure. Alors le sorcier, l'invitant à entrer dans une petite pièce retirée, prit du papier et de l'encre, et écrivit au Démon une lettre en ces termes:

Lettre au Satan, Prince des Ténébres:

"Puisque ta tâche, Seigneur Maître, consiste à agir avec diligence pour gagner à votre cause ceux qui se disent chrétiens, à les éloigner de leur religion et à leur soumettre à votre volonté en les attirant grâce à leurs vices, pour accroître chaque jour vos effectifs, je, jeune homme, brûlant d'amour pour la fille du sénateur Pretorio - personnalité riche et haut rang, comme vous la savez -, entre vos mains. Je supplie de faire en sorte qu'il arrive à ses fins, pour que je puisse lui donner satisfaction que mon nouveau succès m'encourage à beaucoup d'autres sujets en votre royaume."

Il donna à Felisardo cette lettre ainsi que ses instructions: il lui recommanda de se trouver à minuit dans le champ où se dressait l'autel funéraire d'un païen et d'invoquer les démons de ce lieu, tout en brandissant la lettre vers le ciel; ils montreraient aussitôt à lui et donneraient suite favorable à sa demande après avoir lu la lettre. De tels événements suffisent à faire dresser les cheveux sur la tête et à faire frissonner d'effroi. Le plus valeureux tremble de peur en entendant cette seule proposition. Mais que peut un homme, fou d'amour, sinon l'entendre et s'exécuter, devenir du Diable et affronter seul les horreurs de la nuit. Il y a

la de quoi surprendre et glacer le sang! Oh, tyrannie de l'amour, comme tu peux aveugler ■■■ Aee!

Felisardo se mit donc ■■■ route ■■■ la lettre de ■■■ mandation. Il arriva ■■■ pied de la tombe du péen et invoqua tous les ministres de Pluton comme le sorcier le lui avait prescrit. Après quelques incantations, le prince Saten jaillit du sol devant lui, escorté de démons, d'apparence non pas effrayante car on aurait dit de braves petits soldats. Le Malin s'empara ■■■ la lettre et, après avoir pris connaissance de son contenu, feignant n'en rien savoir, il contempla Felisardo ■■■ gravité et lui ■■■ -Crois-tu en moi, pour que ta volonté s'accomplisse et que je fasse ■■■ toi le maître bienheureux de cette beauté que tu convoites, ■■■ cette splendeur que tu désires?

Felisardo lui répondit fort poliment (en effet, les ■■■ claves de l'amour témoignent toujours beaucoup ■■■ respect envers le Démon):

-Oui, mon seigneur, je crois ■■■ vous.

Saten lui répliqua:

-Et, dis-moi, renies-tu ton Christ?

-Oui, je le renie -reprit Felisardo.

A ces mots, le Démon ajouta avec un rire sardonique:

-Vous tous, chrétiens, êtes bien perfides et déloyaux car ce n'est que quand vous avez ■■■ de mes services que vous faites appel à moi. Ensuite, lorsque vous ■■■ obtenu ce que vous vouliez et vu ■■■ désirs exaucés, vous me reniez aussi vite et retournez ■■■ votre Christ; clément ■■■ miséricordieux ■■■ il l'est, il ■■■ et vous accueille. J'ai vu le cas se produire à maintes reprises et plusieurs hommes rompirent le pacte qu'ils avaient conclu avec moi et me dupèrent. C'est pourquoi, si tu souhaites que s'accomplisse ta volonté, si tu veux que je te donne satisfaction, tu devras t'engager par écrit et signer de ta main; dans ce document, tu confesseras ton renoncement au Christ, à ■■■ baptême et sa religion, et tu reconnaitras être mon esclave, afin d'être condamné avec moi au jour du jugement dernier.

Remarquez tout ■■■ demande le Démon en contrepartie du peu qu'il offre. A-t-on idée de poser des conditions si lourdes pour un désir dérisoire et grossier! Il ne suffit plus qu'un chrétien renie son Créateur, il doit s'engager à être réduit en esclavage avant d'être condamné! Et l'amour est tellement aveugle qu'il accepte toutes les conditions, aussi lourdes soient-elles, pourvu que le désir

soit assouvi. Le jeune étourdi n'hésita pas un seul instant, tant la fièvre le pressait. Il ■■■ conforme sur le champ à tout ce que le Démon réclamait, en lui remettant un billet signé de ■■■ main dans lequel il reniait le Christ et se constituait esclave du Prince des Ténèbres. L'impétuosité d'une passion, la frénésie d'un amant, et un désir si fort peuvent conduire ■■■ telles extrémités. Renier Dieu et prendre le parti du Démon, même des fous à lier ■■■ le font pas, mais bien ■■■ éperdu.

Une fois le pacte conclu, le Démon congédia Felisardo en lui prescrivant de retourner dans la maison de son maître où, bientôt, il éprouverait ■■■ volonté de grandes choses, voyant céder aux assauts ■■■ son amour cette irrédicible forteresse de beauté. Pour ce faire, il ordonna que se réunissent devant lui les purs esprits qui prêtent main-forte à ■■■ luxure et incitent par des tentations ■■■ y succomber. Dès qu'ils arrivèrent, il leur donna force instructions ■■■ que, unissant leurs efforts et usant de tout leur pouvoir, ils tentent la fille ■■■ Pretoria, ■■■ brassant ■■■ d'amour pour Felisardo. Les émissaires ■■■ tardèrent pas ■■■ aviver ■■■ flammes amoureuses ■■■ l'incitèrent aux délices ■■■ Vénus ■■■ telle sorte qu'elle céda au ■■■ irrésistible ■■■ l'amour, bien qu'elle voulût vertueusement s'y soustraire.

Tout en le regardant avec insistance mais ne se déclarant pas, Felisardo lui lançait plus d'un regard suggestif. Comme il le poursuivait de son amour et lui faisait le cour galamment, le Démon attisa le feu et elle se sentit tellement dévorée d'amour qu'elle dut exhaler par ses lèvres les flammes qui lui brûlaient le sein.

Prochain volume dans notre collection (N° 32-33):

"HARRY ■■■, le Sherlock Holmes américain",

■■■ étude de Jacques VAN HERP, le grand spécialiste belge de la littérature populaire sur le personnage de Jean RAY!

Plus de 200 ■■■ de lecture passionnante, complétées d'une bibliographie et d'index, fondamentaux pour l'accès à cette oeuvre monumentale et aux aspects multiples!

Luis VÉLEZ de GUEVARA (1579-1644) est un dramaturge de l'école de Lope de Vega mais c'est son "roman" El Diablo cojuelo (1641) -que devait imiter Lesage dans son Diablo boiteux (1707)- qui nous intéresse ici. Il s'agit en principe d'une satire de la société madrilène, présentée sous la forme d'une série de "trancos" ou tableaux séparés qui ne sont nullement reliés entre eux, mais le fantastique s'y unit à un humour brillant, combatif, féroce, démythificateur, reflet d'un esprit étonnamment moderne. Le premier "tranco" -que l'on peut lire comme un conte indépendant- en est une des meilleures illustrations.

LE DIABLE BOITEUX.

C'était fin juillet et Madrid égrenait les coups de onze heures, afin de marquer cette heure du soir ignominieuse pour les rues et, en l'absence de la lune, de laisser le champ libre aux compliments galants et aux minauderies de la mort. Le Prado regorgeait de voitures, dans la dernière étape de leur promenade, et, dans les bains de Manzanares, les Adams et les Eves de la Cour, frottées plus par la pluie que lavées par les eaux, disaient le "Ita, rio es". A ce moment précis, Don Cleofás Leandro Pérez Zambullo, noble aux quatre vents, chevalier errant et croisé de nom, apprenti galant et étudiant de profession, armé d'un bouclier et d'une épée, essayait de marcher comme un chat sur la gouttière sur la faite d'un toit, fuyant la justice. Elle était en effet lancée à ses trousses pour un attentat à la pudeur qu'il n'avait pas commis, sur la personne d'une demoiselle de vingt-deux ans, prétendant que le pauvre licencié payât à quel point d'autres avaient goûté sans qu'elle leur fit pour autant un procès. Et comme il voulait échapper au mariage que le curé de la paroisse scellait d'une phrase définitive et qui ne pouvait être brisé que par le viceire Responso, juge de l'autre vie, il préféra se jeter de l'aile du toit en question, comme s'il en avait, sur la menarde d'un autre qui était proche, guidé par une lumière qui en filtrait parcimonieusement, étoile de l'orage qui se déchirait. Il y prit pied et baissa cette terre hospitalière, comme un naufragé arrivant à bon port, se raillant des ministres de l'empoligne et des pensées honorables de don Tomas de Bitigudino, jeune fille de vertu douteuse qui, pour que sa friponnerie fût suivie d'effets, avait perpétré une escroquerie plus avec le capitaine de ses cavaliers qui parcouraient à que-

tre pattes ces toitures sur sa demande et s'en retournaient dépités de n'avoir pu mettre la main sur cet individu vêtu de cape et d'épée, qui avait ravi l'honneur de cette dame. Dame, par ailleurs, prodigue de pucelages, qui se jurait de laver cet affront avec un autre innocent-ignorant les tromperies de ses filles, faisant pour cela confiance à sa mère qu'elle appelle "ma tante", car plus d'un pigeon était déjà tombé dans les rets de cette association.

Sur ces entrefaites, l'étudiant, qui ne croyait pas à sa propre fortune et ramenait ce galatas à l'aide de ses vêtements et de ses yeux, admirait l'endroit où il avait échoué: caverne ténébreuse, il était décoré de façon étrange, extravagante, avec, pour seul éclairage, une lampe à huile qui découvrait sur une vieille table d'incommensables papiers en déséquilibre et en désordre, couverts de caractères mathématiques, des éphémérides astronomiques ouvertes, deux sphères et quelques compas et quadrants. C'étaient autant d'indices de la présence dans la pièce d'un d'un astrologue, qui devait appartenir à l'astrologie sans ordre et cette science trompeuse. Alors que don Cleofás, mû par la curiosité, s'approchait, comme quelqu'un qui enseigne les lettres et s'intéresse à ce qui touche à cette profession, pour voir à quoi servaient les instruments d'astronomie, il entendit un soupir parmi eux; lui semblant qu'il ne pouvait qu'être le jouet de son imagination et que c'était une illusion de la nuit, il n'y prêter grande attention, continuant à feuilleter les traités d'Euclide et les artifices de Copernic; comme il entendait pousser un nouveau soupir et qu'il lui semblait cette fois l'avoir bel et bien entendu, il demanda avec effronterie et en faisant un geste d'étudiant veillant:

-Qui diable soupire ici?

Une voix, mi-humaine mi-extraordinaire, lui répondit aussitôt:

-C'est moi, monsieur le licencié, qui suis dans cette fiole, où je détient depuis bientôt deux ans l'astrologue qui vit en bas et qui s'adonne également à la magie noire.

-Tu es donc un démon familier? -interrogea l'étudiant.

-Combien je me réjouirais -répondit la voix de la fiole- si un membre de la Sainte Inquisition pénétrait ici, pour me sortir de cette cage à perroquets en pierre sul-

fureuse et le mettre lui-même dans une cellule blanchie à la chaux. Mais tu es arrivé à point pour me délivrer, car cet astrologue, aux exorcismes de qui j'assiste, me maintient dans l'oisiveté, ■■■■ m'employer à rien alors que je suis l'esprit le plus malin de l'enfer.

Don Cleofás, sentant augmenter son courage, prérogative des étudiants d'Alcalá, lui demanda:

-Es-tu un démon plébéien ou l'un de ceux ■■■ renom?

-De très grand renom -renchérit le démon sous verre-, et le plus loué dans ce ■■■■ et dans l'autre.

-Es-tu Lucifer? -demande Don Cleofás.

-Il est lui le démon ■■■ maîtresses de maison et des écuyers -lui répondit la voix.

-Es-tu Satan? -poursuivit l'étudiant.

-Il est lui le démon des tailleurs et des bouchers -dit à nouveau la voix.

-Es-tu Belzébut? -lui demande à ■■■■ don Cleofás.

Et la voix ■■■ lui répondre:

-Il est lui le démon des joueurs, ■■■ concubine et des charretiers.

-Es-tu Barrebas, Bélial, Astaroth? -finit par lui demander l'étudiant.

-Ce sont là des démons aux occupations plus importantes -lui répondit la voix-; je suis un démon plus insignifiant, bien que l'on me retrouve partout: je suis les puces de l'enfer, la médisance, l'espièglerie, l'usure, la tromperie; j'ai apporté sur terre la sarabande, ■■■ danse ancienne, la chaconne, le bullicucuz, les chatouillements ■■■ la contre-épaulette, le quiriguirigay, le zampalo, la merione, l'evilipinti, le pollo, ■■■ carreteria, l'hermano Bartolo, le cerceñal, le guineo, le colorin colorado (*); j'ai inventé les musiques endiablées, les jécaras, les papatalas, les mytifications, les mortecinas, les pantins, les funambules, les saltimbanques, les prestidigitateurs. Bref, je m'appelle le Diable Boiteux.

-Si vous l'aviez dit plus tôt -déclare l'étudiant-, vous vous seriez épargné tout le reste; que votre excellence ■■■ considère comme son serviteur, car cela faisait longtemps que je désirais faire votre connaissance. Mais, ne me direz-vous pas, monsieur le Diable Boiteux, pourquoi on vous a appelé de la sorte et pas les autres, puisque, tombant tous de si haut, vous auriez pu tous connaître

le même sort et être affublés du même sobriquet?

-Monsieur don Cleofás Leandro Pérez Zambullo -car je connais votre nom ou vos noms, parce que nous avons été voisins par cette dame ■■■ qui vous contiez fleurette, à cause ■■■ qui la justice était à vos trousses ce soir et dont je ■■■■ dirai ■■■■ merveilles-, je m'appelle de la sorte -dit le Diable Boiteux- parce que je fus le premier ■■■■ ceux qui proclamèrent la rébellion céleste et de ceux qui furent précipités dans la chute des anges; et comme les autres tombèrent sur moi, j'en restai estropié et, partant, plus que tout autre marqué par le main de Dieu et les pieds ■■■ tous les diables, héritant en outre de ■■■■; mais je n'en suis ■■■■ pour autant moins agile à fomentation ■■■■ séditions ■■■■ les Pays-Bas, entreprises où, loin de rester en arrière, j'ai toujours été aux premières loges car, quand il s'agit de mener en enfer, le Boiteux se démène aussi bien que le vent; pourtant je n'ai jamais été aussi près ■■■■ sombrer dans l'oubli ■■■■ depuis que je suis au pouvoir de cet astrologue, à qui mes propres compagnons m'ont livré par trahison, parce que je les accablais tous de besoins et que, comme dit le proverbe ■■■■ Castille, je ■■■■ trompais sur la qualité ■■■ la marchandise en leur faisant passer des démons pour ■■■■ grives. Tire-moi ■■■■ cette prison de verre et je te paierai cette délivrance ■■■■ forme ■■■■ nombreuses faveurs, parole ■■■■ démon, car je ■■■■ flette d'être l'ami de mes amis, avec ■■■■ qualités ■■■■ mes défauts.

-Comment veux-tu -dit don Cleofás, préférant pour la conversation la familiarité à la politesse- que je procède alors que tu n'y es pas parvenu, tout ■■■■ étant si malin?

-Cela ne m'était pas possible -dit l'esprit malin- mais ce l'est pour toi, ■■■■ tu es l'avantage sur moi d'être baptisé et de pouvoir conjurer les sorts, qu'ont jeté les princes ■■■■ ténébres. Prends un de ces quadrants et mets en pièces cette fiole; lorsque son contenu se répandra, je deviendrai visible et palpable.

■■■■ Cleofás ne fit preuve ni de scrupule ni ■■■■ paresse et, suivant les instructions que lui avait données l'esprit malin, il réduisit la fiole ■■■■ miettes à l'aide de l'instrument astronomique, inondant la table dont nous avons parlé d'une liqueur trouble, où marinait le Diable en question; tournant son regard vers le bas, il y vit un homoncule, s'appuyant sur une paire de béquilles, parsemé de bosses exceptionnelles, avec une tête en forme de cale-

(*) N. d. T.: il s'agit d'autant de danses et autres divertissements populaires espagnols des 16^e et 17^e siècles.

basse et une nuque en forme de concombre, un nez cornu, une bouche formidable et étayée par deux canines uniques, des gencives transformées en désert car dépourvues des molaires et de toutes les autres dents, les moustaches hérissées comme les tigres; les poils de sa naissance, clairsemés, ici et là, quelques aspèrges, légume qui a tellement horreur de la compagnie que, si ce n'est pour les vendre en botte, on ne parvient pas à les réunir, contrairement au cresson qui, lui, apparaît enchevêtré dès la naissance, les courtisans -veuillez pardonner la comparaison malicieuse.

Le personnage inspirait la répulsion à don Cleofés mais il avait besoin de son aide pour sortir de la souricière l'astrologue où il avait trouvé refuge en fuyant les chats qui le poursuivaient -excusez la métaphore-. Le Diable Boiteux lui saisit la main et lui dit: -Allons, don Cleofés, je veux commencer à rembourser la dette que j'ai contractée avec toi.

Ils quittèrent ensemble le mansarde, en volant d'une traite s'ils devaient franchir un barrage d'artillerie- jusqu'à la flèche de la tour de El Salvador, beffroi le plus élevé de Madrid, où ils prirent pied, au moment où le carillon égrenait une heure. C'était l'heure où le monde s'abandonnait peu à peu au sommeil, trêve que les malades concluent avec la mort, le silence devenant commun aux bêtes de proie et aux hommes; le monde s'appliquait à tous, également. Tout le monde, hommes et femmes, avant de se coucher, s'empressaient d'ôter souliers et bas, culottes et pourpoints, basquines, vertugadins, garde-infants, crinolines, jupons et jupes; les humanités s'en trouvaient moins modérées et on en revenait aux modèles originaux, qui commencèrent le monde sans avoir à s'affubler de tous ces colifichets.

Se tournant vers son compagnon, le Boiteux lui dit: -Don Cleofés, du haut de cette flèche perdue dans les nuages -car nous nous trouvons à l'endroit le plus éminent de Madrid-, je dois te montrer ce qui se passe de plus remarquable à ces heures dans cette Babylone espagnole qui, avec la confusion qui y règne, est devenue la capitale de du nom.

Et le Boiteux, grâce à sa science diabolique, souleva les toits des maisons, comme s'il eût agi de pâtes feuilletées, pour découvrir le pot aux roses de Madrid tel qu'il était alors, en toute limpidité car, en raison de la

chaleur estivale, on avait baigné moins de jalousies: on trouvait cette arche du monde tant de variétés de méchantes bêtes rationnelles que, comparativement, l'arche de Noé était banale.

